

UNESCO

JANVIER 1986 - 8 FF

le Courrier



Collection Unesco
d'œuvres représentatives

Aux sources
de la
littérature
universelle

L'Année internationale de la paix



Ly a quarante ans prenait fin la Seconde Guerre mondiale. Ce terrible conflit qui, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, avait touché tous les continents à la fois, provoqué des destructions sans nombre et causé la mort ou la mutilation de plusieurs dizaines de millions de personnes, se terminait en Asie sur un événement qui comportait, par lui-même, un avertissement sans précédent : l'explosion des deux bombes atomiques de Hiroshima et Nagasaki.

On savait désormais que les effets des armes nouvelles pourraient se prolonger bien au-delà du champ des hostilités elles-mêmes et qu'ils n'épargneraient pas plus les civils que les militaires, pas plus les femmes et les enfants que les combattants.

C'est dans un tel climat qu'était mis en place le système des Nations Unies et adopté à Londres le 16 novembre 1945 l'Acte Constitutif de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.

A l'Unesco revenait, plus particulièrement, la mission de contribuer à l'établissement de la paix internationale et de la prospérité commune de l'humanité par la coopération des nations du monde dans les domaines de la vie de l'esprit. Elle était ainsi appelée, selon la belle formule de Léon Blum, à devenir la « conscience morale et intellectuelle de l'humanité ».

C'était là une tâche d'autant plus importante que la Seconde Guerre mondiale avait revêtu un caractère beaucoup plus idéologique que celle qui l'avait précédée. Comme le dit l'Acte Constitutif de l'Unesco, cette guerre avait été rendue possible par « le reniement de l'idéal démocratique de dignité, d'égalité et de respect de la personne humaine et par la volonté de lui substituer, en exploitant l'ignorance et le préjugé, le dogme de l'inégalité des races et des hommes ».

C'est pourquoi une des missions essentielles imparties à l'Unesco consistait notamment à « développer et multiplier les relations entre (les) peuples, en vue de se mieux comprendre et d'acquérir une connaissance plus précise et plus vraie de leurs coutumes respectives ».

Au-delà de ses buts immédiats — réconcilier entre elles les consciences que la guerre avait opposées — l'Organisation était dès lors vouée à susciter une véritable « solidarité intellectuelle et morale », à l'échelle de la planète entière, en vue de donner à la paix un fondement durable.

Depuis quatre décennies, l'Unesco n'a cessé d'œuvrer en ce sens. Et c'est notamment grâce à ses efforts, comme à ceux de l'ensemble des organisations appartenant au système des Nations Unies, que l'humanité a pu enregistrer, dans de nombreux domaines, de réels progrès de l'esprit de solidarité, de respect mutuel et de compréhension réciproque.

C'est pourquoi il est essentiel, à l'occasion de l'Année internationale de la paix, que les intellectuels du monde entier — créateurs et chercheurs, écrivains et artistes, hommes de science et enseignants — accroissent leur coopération, en vue de parvenir à une perception plus claire des problèmes internationaux et de contribuer, par là, à favoriser, dans le monde actuel, tout ce qui est susceptible de conduire à un avenir plus pacifique, plus libre, plus juste et plus solidaire.

Amadou-Mahtar M'Bow
Directeur général de l'Unesco

Le Courrier du mois**Janvier 1986**39^e année

LE *Courrier de l'Unesco* présente ses vœux pour l'année 1986 aux lecteurs de ses trente-deux éditions linguistiques à travers le monde.

Nous saluons les nouvelles éditions du *Courrier* parues en 1985 ou à paraître prochainement : en langues suédoise, basque, haoussa et vietnamienne.

Nous formons des vœux pour le renforcement de la coopération entre peuples et cultures et pour la sauvegarde de la paix dans le monde.

L'année 1986, en effet, a été déclarée « Année de la paix » par le système des Nations Unies. M. Amadou-Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, s'adresse à cette occasion à tous les peuples du monde (page ci-contre).

Notre numéro de janvier ne pouvait mieux célébrer cet événement qu'en se consacrant à la « Collection Unesco d'œuvres représentatives », véritable trésor de la littérature universelle et lieu de convergence de toutes les sensibilités culturelles de notre univers.

Notre couverture: George Ducret et Georges Servat, Unesco

La mise en place des nouvelles techniques de production de la revue a entraîné des retards inévitables dans sa parution. Nous présentons à nos lecteurs nos excuses et nous leur donnons l'assurance que ce retard sera résorbé dans les trois mois qui viennent.

Rédacteur en chef: Edouard Glissant

2 L'Année internationale de la paix
par Amadou-Mahtar M'Bow

4 La Conférence générale de l'Unesco

5 La bibliothèque des bibliothèques
par Edouard J. Maunick

7 Onze prix Nobel

9 « Connaissance de l'Orient »
par Etiemble

11 Le monde des hommes
par Tchouang-tseu

12 Précocité et modernité de la littérature japonaise
par René de Ceccatty

14 Le vent
par Sei Shonagon

15 Voix africaines
par Sophie Bessis

16 La chanson de Lawino
par Okot P'Bitek

17 Lettres arabes: tradition et recherche
par Abdellatif Laâbi

19 La forteresse d'Alep
par Ibn Battûta

20 Le Nord européen: un monde à explorer
par Jean-Clarence Lambert

21 L'adieu
par Pär Lagerkvist

23 L'univers latino-américain: une littérature en devenir
par Jorge Enrique Adoum

26 « Gauderios »
par Concolorcorvo

27 A l'Est du nouveau
par Edgar Reichman

29 David et le cheval de Mehér

30 La parole aux éditeurs

32 Notes

34 1986: Année de la paix / 1

La Conférence générale de l'Unesco

par Amadou-Mahtar M'Bow



LA 23^e session de la Conférence générale de l'Unesco a réuni à Sofia, du 8 octobre au 8 novembre 1985, 154 délégations d'Etats membres — comprenant 98 ministres et 47 personnalités de rang ministériel. Etaient en outre représentés 8 organismes des Nations Unies, 21 organisations internationales gouvernementales et 80 organisations internationales non gouvernementales, soit, en tout, près de 1 900 participants.

Au cours de cette session, qui s'est caractérisée par un esprit de dialogue et de compréhension mutuelle, et une activité aussi intense qu'efficace, la Conférence générale a accompli une tâche sans précédent : approuver un programme et budget affecté d'un système de priorités — en vertu duquel trois quarts des activités prévues ont été placées en première priorité, tandis que le quart restant a dû être placé en seconde priorité faute de financement correspondant. Le plafond budgétaire, défini sur ces bases, a été adopté à l'unanimité des Etats présents.

Par ailleurs, la Conférence générale a permis de parvenir au consensus dans tous les domaines d'activité de l'Unesco — et notamment dans ceux qui, tout en revêtant un caractère de grande importance aux yeux de la communauté internationale avaient, jusque-là, suscité certaines réserves de la part de quelques Etats membres.

Désormais, tous les grands programmes font l'objet d'un accord unanime — y compris le Grand Programme I (Réflexion sur les problèmes mondiaux et études prospectives), le Grand Programme III (La communication au service des hommes), le Grand Programme VIII (Principes, méthodes et stratégies de l'action pour le développement), le Grand Programme XII (Elimination des préjugés, de l'intolérance, du racisme et de l'apartheid) et le Grand Programme XIII (Paix, compréhension internationale, droits de l'homme et droits des peuples).

Mais l'Unesco devra, dans les années qui viennent, non seulement poursuivre l'essentiel de l'action prévue dans l'ensemble de ses domaines de compétence, mais aussi réaliser des percées nouvelles, dans plusieurs directions d'avenir.

Ainsi la Conférence générale a-t-elle décidé d'élaborer, dans le cadre du prochain Plan à moyen terme, un plan d'action

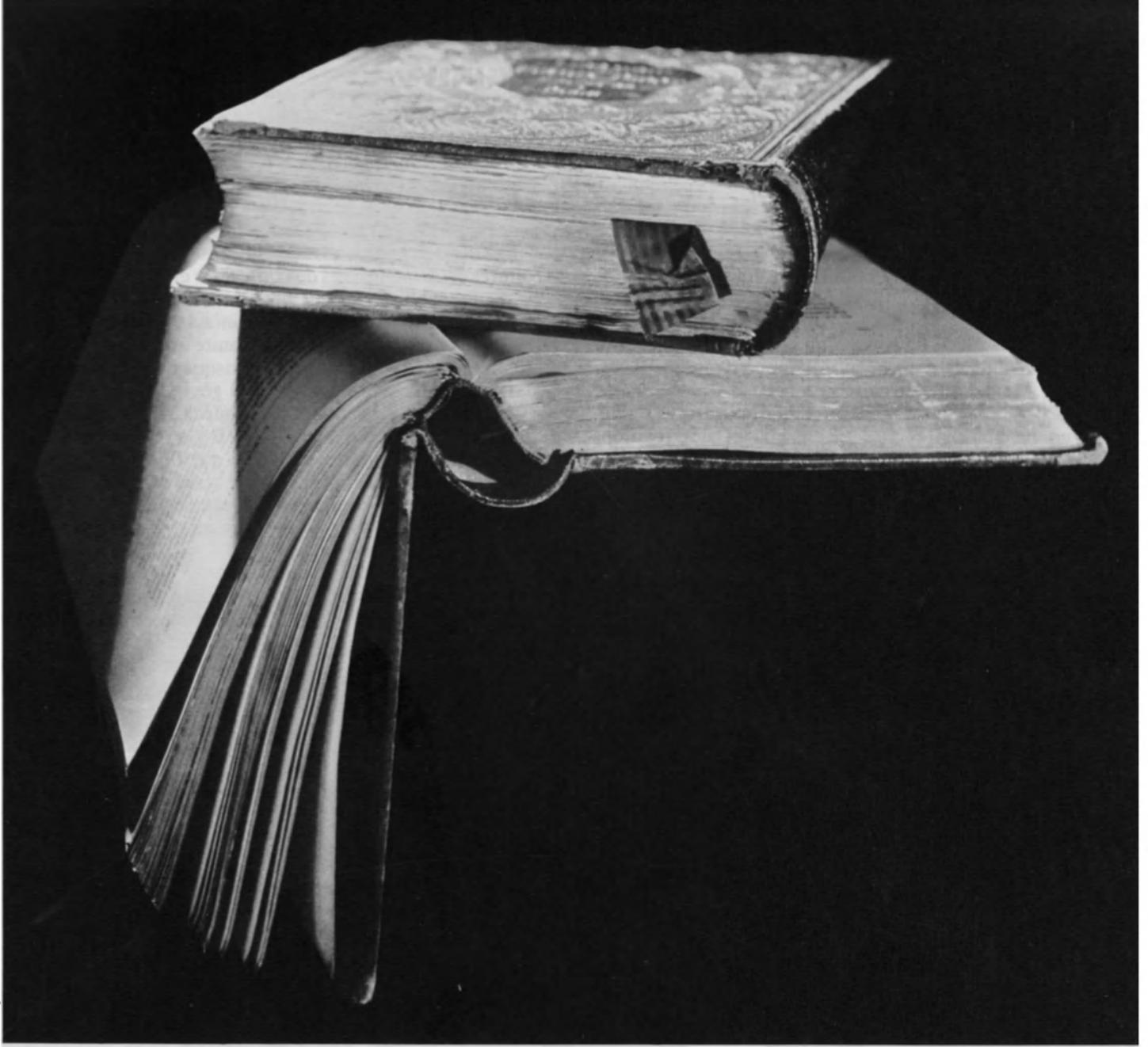
destiné à aider les Etats membres à éliminer l'analphabétisme d'ici à l'an 2 000. Un accord a été réalisé sur les grandes lignes d'un programme pour la Décennie mondiale de la culture.

La Conférence générale a aussi décidé la création d'un Programme intergouvernemental d'informatique, le lancement d'un nouveau projet majeur régional consacré à l'utilisation rationnelle et à la conservation des ressources en eau en milieu rural en Asie et dans le Pacifique et enfin la préparation d'un Programme spécial d'aide à l'Afrique en matière de recherche scientifique et technique et de recherche-développement.

L'attachement des Etats membres, ainsi que de leurs communautés éducatives, scientifiques et culturelles, à la coopération multilatérale a été réaffirmé avec force. La vocation propre de l'Unesco — couvrant tous les aspects de la coopération intellectuelle — a été en particulier confirmée par la Conférence. Et cette vocation a été brillamment illustrée par le rôle essentiel qu'ont joué, au cours des travaux des commissions spécialisées, les experts de différentes délégations, qui ont su trouver, sur toutes les questions examinées, des solutions constructives et mutuellement satisfaisantes.

Enfin, les délégations présentes ont souligné l'importance qu'il faut accorder à la préparation du Troisième Plan à moyen terme qui couvrira la première moitié de la dernière décennie du second millénaire. Elles ont insisté sur l'urgente nécessité de mener, dans cette perspective, un travail de réflexion en profondeur et d'accroître à cette fin la participation de la communauté intellectuelle internationale à tous les travaux de l'Organisation.

Par les résultats obtenus, au prix des efforts consentis par toutes les parties, la Conférence de Sofia a fait la preuve de la grande vitalité de l'Organisation. Malgré l'ampleur des difficultés auxquelles l'Unesco doit faire face, la Conférence générale a relevé le défi et s'est montrée à la hauteur des circonstances. Elle a encore enrichi le contenu d'un consensus qui constitue une des règles d'or de la coopération internationale. Et elle a traduit, avec vigueur, la volonté affirmée par la quasi-totalité de ses Etats membres d'envisager, désormais, l'avenir sous le double signe de la préservation des acquis de l'Organisation et du renouvellement de ses perspectives. ■



« On n'insistera jamais assez sur le rôle essentiel que jouent l'écrivain et le poète dont l'art consiste aussi à communiquer pour rassembler. La Collection Unesco d'œuvres représentatives est le lieu privilégié où convergent leurs ouvrages pour qu'après traduction, ils soient mis à la disposition du plus vaste public possible. »

La bibliothèque des bibliothèques

par *Edouard J. Maunick*

PARMI les quatorze grands programmes qu'affiche l'Unesco, celui qui a trait à « la culture et l'avenir » vaut qu'on s'y attarde parce qu'il nous touche à la fois dans le plus secret et le plus quotidien de notre vie. C'est qu'il s'aligne sur tous les aspects de la culture, du patrimoine au développement culturels en passant par la création et la créativité et par cette notion aujourd'hui plus pertinente que jamais, l'identité et les relations culturelles.

C'est le romancier argentin Julio Cortázar qui a dit que « ce que nous appelons culture n'est pas autre chose, au

fond, que la présence et l'exercice de notre identité dans toute sa force ». Cette présence a pour socle l'histoire dont la connaissance est le point de départ de toute démarche concernant l'identité. L'histoire pour remonter au plus loin de soi-même car la règle d'or reste le *connais-toi toi-même*, et ce n'est qu'au prix de l'enracinement que l'on finit par identifier les éléments fondamentaux de notre présence au monde. L'exercice tient ensuite dans l'assomption de cette identité. Celle-ci se rapporte à la valorisation et à la revalorisation de toute composante culturelle reconnue comme telle ►

► et parmi la liste qu'on pourrait dresser, notre propos est de souligner plus particulièrement la composante littéraire pour indiquer et décrire ce que l'Unesco fait dans ce domaine à travers la Collection d'œuvres représentatives depuis 1948.

Pour celui que la lecture passionne, quelle aubaine qu'un projet qui tend à mettre à sa disposition les chefs-d'œuvre de la littérature traduits dans les deux langues de grande diffusion que sont l'anglais et le français. Et pour celui que la lecture ne doit pas laisser indifférent, quelle vitrine de tentation que des livres dont le contenu et la qualité sont susceptibles de lui ouvrir des horizons jusque là insoupçonnés... Voilà en peu de mots ce qu'on pourrait dire pour seulement introduire la Collection Unesco d'œuvres représentatives. Mais il y a autre chose.

Cette Collection se place au centre de l'action de l'Organisation en faveur de l'identité culturelle et des relations interculturelles. Nous savons que forte est la volonté des peuples, partout dans le monde, de ne pas s'arrêter aux seuls événements de leur histoire qui datent d'hier ou d'aujourd'hui, mais de remonter bien plus loin dans le temps et retrouver en amont de leurs us et coutumes, de leurs traditions et de leurs croyances, de leurs valeurs civilisatrices, bref de leur culture, ce qui peut servir à mieux les confirmer dans leur être au monde et à mieux consolider leur place dans le concert universel.

Il ne faut pas pour autant comprendre que cette quête

relève de quelque passéisme, encore moins qu'elle dénote un quelconque refus du temps présent et des apports extérieurs. Au contraire, c'est pour mieux comprendre et assumer les transformations du monde contemporain et pour mieux accueillir les richesses qui résultent des relations et des échanges avec les autres, que chaque groupe humain a besoin de retrouver ses racines. Mais toute cette activité, pour cardinale qu'elle soit, ne peut aboutir qu'en dehors de tout contexte conflictuel. Seul un contact pacifique entre des cultures également sûres de leur valeur et de leur importance — dignité oblige — peut être enrichissant pour chacune d'elles. C'est le but que poursuit inlassablement l'Unesco à une période de l'histoire de l'humanité où nous sommes tous atomisables et où nous courons le risque de voir disparaître à jamais l'acquis multimillénaire du génie humain.

Au nombre des richesses accumulées dans le passé et que le présent continue d'augmenter, il y a les littératures des quatre coins du monde : un trésor que l'on ne finira jamais de quantifier d'autant plus qu'il ne cesse de s'accroître au fil du temps et qu'il se compte en oral et en écrit sous différentes espèces : récits en tous genres, poèmes, romans, pièces de théâtre, nouvelles et autres expressions souvent difficiles à regrouper sous un seul qualificatif.

On n'insistera jamais assez sur le rôle essentiel que jouent l'écrivain et le poète dont l'art consiste aussi à communiquer pour rassembler. La Collection Unesco d'Œuvres représentatives est le lieu privilégié où convergent leurs ouvrages ►

Suite page 8

1

Auteur de poèmes, de drames et de romans, l'écrivain suédois Pär Lagerkvist (1891-1974) reçut le prix Nobel en 1951. Dans la Collection ont paru en français deux de ses romans : Ames masquées (Sjarlanas maskerad) en 1974 et L'exil de la terre (Gast hos verkligheten) en 1977.

2

L'écrivain indien Rabindranath Tagore (1861-1941) reçut le prix Nobel de littérature en 1913. Plusieurs de ses œuvres sont traduites du bengali en français et en anglais, dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives.

3

L'écrivain français Albert Camus (1913-1960) a reçu le prix Nobel de littérature en 1957. Son roman La peste (1947) a été traduit du français en indonésien dans la Collection sous le titre Sampar (1985).

4

En 1927 le prix Nobel de littérature fut décerné au philosophe français Henri Bergson (1859-1941). L'un de ses traités, L'évolution créatrice (1907), a été traduit en arabe dans la Collection (1981).

5

Poète grec, Gheórggios Seféris (1900-1971) reçut le prix Nobel de littérature en 1963. Il figure dans une anthologie consacrée à la poésie grecque moderne et publiée en anglais dans la Collection en 1960 sous le titre Six Poets of Modern Greece.

6

Ecrivain islandais né en 1902, prix Nobel de littérature en 1955, Halldór Kiljan Laxness est l'auteur d'une importante œuvre romanesque. En 1979 a paru en français dans la Collection son roman La cloche d'Islande (Islandsliukkan, 1943).

7

Au poète grec Odysseus Elytis, né en 1911, le prix Nobel de littérature a été attribué en 1979. Il figure dans l'anthologie publiée en anglais dans la Collection, Six Poets of Modern Greece (1960).

8

L'œuvre de l'écrivain yougoslave Ivo Andrić (1892-1975) a été couronnée par le prix Nobel en 1961. Traduit du serbo-croate en français, a paru en 1977 dans la Collection L'éléphant du vizir (Récits de Bosnie et d'ailleurs).

9

Le prix Nobel est venu couronner en 1968 l'œuvre du romancier japonais Yasunari Kawabata (1899-1972). Plusieurs de ses romans sont traduits dans la Collection en français et en anglais. Pays de neige (Yukiguni, 1948) l'est également en italien et en indonésien.

10

Ecrivain finlandais d'expression finnoise (1888-1964), Frans Eemil Sillanpää a reçu le prix Nobel de littérature en 1939. Son roman Hiltu et Ragnar (Histoire de deux enfants des hommes), paru en 1923, a été traduit en français dans la Collection (1974).

11

Du poète espagnol Vicente Aleixandre (1898-1984), prix Nobel de littérature en 1977, a paru dans la Collection, en français, Poésie totale (1977).

A cette liste des écrivains de la Collection qui ont reçu le prix Nobel de littérature, il faut ajouter Ernest Hemingway (voir page 22).

Onze prix Nobel

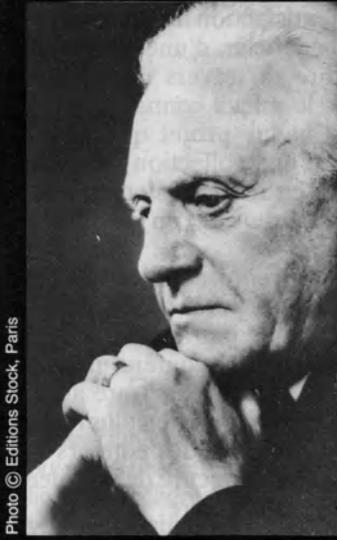


Photo © Editions Stock, Paris

1



Photo © H. Roger-Viollet, Paris

4



Photo © H. Roger-Viollet, Paris

6



Photo © Editions Albin-Michel, Paris

9

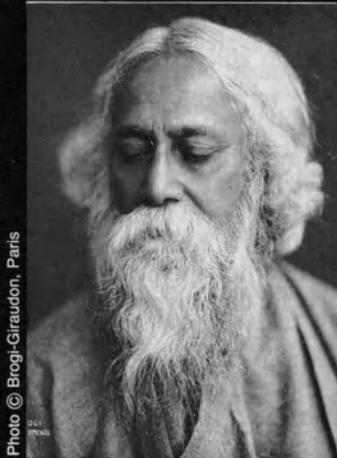


Photo © Brogi-Giraoudon, Paris

2



Photo © Mercure de France, Paris

5



Photo C. Megalociconomou © Greek Photo News, Athènes

7



Photo © Délégation de Finlande, Paris

10



Photo © Editions Gallimard, Paris

3



Photo © Délégation de Yougoslavie, Paris

8



Photo © Editions Gallimard, Paris

11

► pour qu'après traduction, ils soient mis à la disposition du plus vaste public possible. Car il ne s'agit pas seulement de traduire de l'original en anglais et en français comme déjà indiqué, mais également d'une langue moins répandue en une autre langue moins répandue.

C'est ainsi, par exemple, qu'en parcourant le catalogue de la Collection, on peut relever au hasard, les *Upanishads*¹ traduit du sanscrit en langue allemande, le Japonais Yasunari Kawabata² traduit en indonésien, le poète pakistanais Ahmed Faiz³ traduit de l'ourdou en langue hongroise, la *Constitution d'Athènes*⁴ d'Aristote traduite en arabe... C'est dire que la Collection se veut un éventail le plus large possible à la fois d'œuvres et de langues. A ce jour, elle approche un total de neuf cents titres issus de plus de soixante-cinq littératures représentant une cinquantaine de langues orientales, une vingtaine de langues européennes, sans compter les langues et littératures africaines et océaniques.

Le choix des œuvres à paraître dans la Collection est une opération délicate, et on le comprend. Certaines littératures sont séculaires, d'autres se sont manifestées à des époques relativement nouvelles. Pour peu qu'on accepte l'effort de recenser les œuvres de valeur fondamentale de tous les pays du monde, on se retrouve devant une somme impressionnante et diverse de titres parmi lesquels il faut opérer un tri qui confine parfois à l'impossible. Il a fallu alors établir un certain nombre de principes que la Collection s'efforce de respecter en laissant toutefois une marge, il est vrai très mince, pour des cas exceptionnels. En général, on évite d'entreprendre de nouvelles versions de traductions déjà publiées et il est bien rare que des auteurs contemporains n'ayant pas atteint une certaine maturité et dont la production n'est pas assez importante ni suffisamment reconnue, soient retenus pour figurer dans la Collection. Celle-ci se veut un échantillon *représentatif* d'œuvres dont le contenu et la qualité répondent à des exigences ici facilement compréhensibles.

Mais il advient que la Collection Unesco d'Œuvres représentatives soit le lieu d'étonnantes révélations. Ainsi, elle a publié, en traduction, des auteurs qui devaient par la suite recevoir la distinction suprême du prix Nobel de littérature : il s'agit, entre autres, du Grec Seféris⁵, du Japonais Kawabata⁶ et de l'Espagnol Aleixandre⁷.

Sur le plan pratique, ce sont en premier lieu, les Commissions nationales pour l'Unesco mises en place dans les Etats membres, qui proposent des listes d'œuvres qu'elles jugent représentatives des valeurs que véhiculent leur culture. Par souci d'aider à l'établissement de ces listes, il est aussi fait appel aux avis d'organismes culturels de renommée internationale comme la Fédération PEN ou le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines. A ces deux sources de référence, viennent s'ajouter, de temps en temps, des propositions émanant d'éditeurs en passe d'entreprendre la traduction de telle ou telle œuvre capitale qu'ils jugent susceptible d'avoir sa place dans la Collection.

Cette collaboration entre les éditeurs et l'Unesco est d'une importance primordiale. Sans elle, l'Organisation, qui n'est pas, à proprement parler, une maison d'édition de type classique, ne saurait que difficilement faire aboutir ses projets de publication alors même que dans la plupart des cas, c'est elle qui prend à sa charge la totalité des frais de traduction. Cette collaboration n'est pas toujours facile, car elle comporte beaucoup de points délicats. Il s'agit de littératures d'un type, d'un style, d'une expression et avec un contenu inhabituels sinon inédits pour un public anglophone ou francophone.

Ce qu'il faut en revanche noter, c'est que depuis deux ans maintenant, l'Unesco a obtenu que son nom apparaisse à côté de celui de l'éditeur sur la couverture même du volume publié, alors qu'auparavant, la contribution technique et financière de l'Organisation n'était signalée que par une formule d'association au revers de la page de titre, exception

faite pour la collection *Connaissance de l'Orient* publiée chez Gallimard depuis 1956 sous la haute direction du professeur Etienneble.

Année après année, de nouveaux éditeurs viennent se joindre à ceux qui collaborent depuis toujours avec la Collection. De nouveaux projets naissent qu'il faut porter à bout de bras, en y associant toutes les bonnes volontés. Aussi, chaque nouveau titre qui vient s'ajouter au catalogue est un peu comme une récompense : la satisfaction de savoir qu'un plus vaste public va pouvoir bénéficier d'une possibilité accrue de lire l'autre, c'est-à-dire, à travers un livre, le découvrir, se rapprocher de lui, le mieux connaître et qui sait, commencer à le tutoyer. Chaque projet qui réussit, comme la création ces jours-ci, d'une collection de poche *Gallimard-Unesco* avec des titres en réimpression relevant de la collection *Connaissance de l'Orient* est un pas de plus vers la rencontre, vers le dialogue.

Si la Collection Unesco d'Œuvres représentatives est une sorte de bibliothèque des bibliothèques, parce qu'internationale, parce que multilingue, parce que pluriculturelle, elle présente une autre caractéristique qui lui confère une distinction particulière : elle porte à la *poésie* une rare attention. La chose est connue, la poésie fait de plus en plus figure d'élément pauvre dans les préoccupations des éditeurs du monde entier. La Collection en a fait son genre de prédilection précisément pour réduire ce déséquilibre.

Elle a publié des anthologies et des recueils majeurs dépassant les cent titres, d'une inspiration diverse et plurielle : la poésie chinoise classique⁸, la poésie persane du 11^e au 20^e siècle⁹, le poème thai *La femme, le héros et le vilain*¹⁰, les poèmes de Roberto Sosa¹¹ du Honduras, les poèmes choisis d'Octavio Paz¹², la poésie de Papouasie Nouvelle-Guinée *Words of Paradise*¹³, le texte *Vie et chants de Brugpa Kun-legs le Yogin*¹⁴ traduit du tibétain, trois prestigieux poètes japonais : Anzai Hitoshi, Shiraishi Kazuko et Tanikawa Shuntaro¹⁵, les poèmes mystiques bengalis¹⁶ et les poèmes des peuples aztèques¹⁷, *Le bel épouvantail* (poésie pour enfants) de la Bulgare Leda Mileva¹⁸, l'édition bilingue du Finlandais Markku Lahtela¹⁹, l'anthologie de la poésie nordique ancienne (des origines à la fin du Moyen Age)²⁰, la *Vita Nova*²¹ de Dante Alighieri, *Les Lusiades*²² de Luis de Camões, l'anthologie de la poésie arabe²³, une sélection de la poésie coréenne²⁴ traduite en anglais et en français, sans oublier les tomes III, IV, V et VI de l'ouvrage *Un demi-siècle de poésie*²⁵, anthologie de la création poétique entre les années 1900 et 1950, publiée avec la Maison du poète en Belgique et réunissant un choix de 300 poètes venus de plus de 150 pays.

Il convient de ne pas terminer cette introduction à la Collection Unesco d'Œuvres représentatives sans avoir souligné, pour s'en féliciter, les contributions financières spéciales du Japon, de la République de Corée, du Pakistan, de l'Inde, du Brésil et de la Fondation Gulbenkian du Portugal au programme de traduction de la Collection et les relations fructueuses de l'Unesco avec la FIT (Fédération internationale des traducteurs) et l'AICL (Association internationale des critiques littéraires), dont on devine les apports dans une pareille entreprise.

Puisque l'action décrite ici repose sur le seul phénomène combien vital de la traduction, on est tenté, s'il y avait lieu de tout résumer, de citer le mot de Jean Cocteau : « Il est surtout difficile de se comprendre sur notre globe où les langues dressent entre les œuvres des murailles infranchissables (...) La traduction ne se contente pas d'être un mariage. Elle doit être un mariage d'amour. » ■

EDOUARD J. MAUNICK, poète mauricien, exerce à l'Unesco les fonctions de Chef de la Section de la diffusion des cultures et de Directeur de la Collection Unesco d'œuvres représentatives. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poésie, dont *Ensoleillé vit* (préfacé par L.S. Senghor, prix Apollinaire 1976), *En mémoire du mémorable* (1979) et *Désert-Archipel suivi de Cantate païenne pour Jésus-Fleuve* (1983).

«Connaissance de l'Orient»

par Etienne

EN ce samedi de fin novembre 1985, où fondent heureusement sur moi, une douzaine de coupures de presse qui, toutes sans exception, se félicitent de voir enfin publiées en volumes agréables et abordables pour les lecteurs curieux mais un peu désargentés — ce sont souvent les plus zélés de désir — les six premières rééditions de la Collection « Connaissance de l'Orient », dont la plus grande part, et de beaucoup, bénéficia du soutien généreux de l'Unesco (l'Inde, la Chine et le Japon y sont cette fois représentés et le printemps verra fleurir une autre série, aussi réussie, aussi riche de chefs-d'œuvre), qu'il me soit permis de brièvement conter comment et pourquoi je fus invinciblement conduit à ce projet, et pourquoi jamais je n'aurais pu le mener bien (j'espère) sans le secours vigilant d'une Organisation trop souvent mal jugée.

Sitôt débarqué à Paris en 1927, pour entrer dans l'hypo-khâgne de Louis-le-Grand, je passai une grande part de mes loisirs debout chez ceux des libraires qui,



Photo © Gallimard, Paris

Considéré comme un des plus beaux prosateurs japonais, Ihara Saikaku (1647-1693) est le créateur au Japon du conte réaliste en prose. Plusieurs de ses œuvres sont traduites, en français et en anglais, dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives et, en particulier, Koshoku Gonin Onna (1686), paru en français dans Connaissance de l'Orient sous le titre de Cinq amoureuses en 1959 et 1979. La gravure ci-dessus est tirée de ce livre : on y voit deux personnages qui donnent, pour vivre, des représentations théâtrales en plein air.

en ces temps heureux, permettaient aux étudiants d'esprit ouvert mais de poche vide, la lecture gratuite des bouquins qui les séduisaient : vingt pages chez l'un, trente chez l'autre, dix enfin chez un troisième. Pour moi, je me partageais ainsi entre trois libraires complices, chez qui, chaque fois que je le pouvais, j'acquerrais un des livres déjà lus mais que je voulais garder pour ma future bibliothèque. Le provincial que j'étais, formé, ou plutôt déformé par deux professeurs, que leur fanatisme religieux avait coupé de tout ce qui n'était pas Bossuet, Pascal ou saint Thomas, se rua, vous le devinez sans peine, et sur les *Lois de Manou* et sur la *Vie du Bouddha* et sur les deux volumes que Soulié de Morant avait commis sur Confucius. De sorte qu'à peine entré rue d'Ulm, lorsque le directeur des littéraires, M. Célestin Bouglé, lui demanda quelle agrégation il se proposait de préparer, il répondit : « Celle de philo ». Stupeur de Bouglé quand l'impudent ajouta : « Ce qui suppose que je m'inscris immédiatement aux langues ►



Photo Brake © Rapho, Paris

En 1984 a paru en français dans Connaissance de l'Orient et la Collection Unesco d'œuvres représentatives, Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Egypte, Des pharaons et des hommes. Cet ensemble de textes, dont beaucoup sont inédits, approfondit notre connaissance de la société et de la sensibilité des anciens Egyptiens. Notre photo : la pesée du cœur du mort, illustration du papyrus funéraire d'Anhai (env. 1 100 av. J.-C.), l'un de ceux qui composent ce qu'on appelle communément Le Livre des Morts, une des œuvres majeures de la littérature égyptienne et du patrimoine littéraire mondial.



A la fois école philosophique et religion, le taoïsme a profondément marqué la civilisation chinoise. Avec Laozi (Lao-tseu), Zhuangzi (Tchouang-tseu, v. 350-275 av. J.-C.) est le grand philosophe de l'école taoïste. Son œuvre, un recueil en prose qui porte le nom de son auteur, est celle d'un philosophe poète. Dans la tradition taoïste, dès le Tchouang-tseu, le corps humain est vu comme un paysage symbolique. L'image ci-dessus, reproduction moderne d'une estampe du 18^e siècle, représente le paysage intérieur du corps, limité ici à la tête et au torse.



Ensemble de livres sacrés de la tradition brahmanique, le Véda est constitué de recueils de prières, d'hymnes et de formules adaptées à des cérémonies. Sa composition est située entre les 14^e et 10^e siècles avant notre ère. Dans Connaissance de l'Orient et la Collection Unesco d'œuvres représentatives ont paru en français Les hymnes spéculatifs du Véda (1956). L'illustration ci-contre orne la couverture de l'édition de grande diffusion qui a été faite de ce livre en 1985.

▶ orientales et à tous les cours des Hautes études chinoises, car il me semble intolérable de prétendre à une agrégation de « philosophie » qui ne serait en fait qu'une agrégation de philosophie européenne. Et, pour mieux comprendre les rapports de la morale et du droit, je m'inscrirai aussi à la Faculté de droit ». Bouglé me prit pour un déséquilibré, me précipita en agrégation de grammaire : « Les candidats y sont médiocres, et vous y aurez votre chance; mais ne comptez pas sur celle de philosophie si vous prétendez assimiler les philosophies de l'Asie, et, pour comble, le droit, le romain y compris ! puisqu'il figure au programme de la licence ».

Je me félicite maintenant d'avoir été jeté aux abîmes de la grammaire car je m'y délectai de la grammaire comparée des langues indo-européennes, qui me donna le goût de mainte littérature. Les années passant, je me toquai du Japon, et en 1934, pour mon cadeau du premier de l'an, je m'offris les *Haikai de Kikakou*.

Après mon séjour aux Etats-Unis et au Mexique chez les Indiens Navajos et Hopis, je reçus en 1943, après la retraite de Rommel vers la Libye, l'invitation de Taha Hussein à venir diriger en Alexandrie le premier département de français et de latin de l'université dont il était le recteur. Un mois en Martinique et Guadeloupe, sur la longue route jalonnée de sous-marins nazis, trois mois d'Algérie en attendant l'avion qui m'emporterait enfin vers la vallée du Nil, puis Louqsor, Karnak, puis le Liban. Initiation à l'arabe sur le bateau qui lentement, selon les exi-



Dessin illustrant la couverture de la traduction française d'une des œuvres les plus populaires de la littérature japonaise, Le dit des Heiké (Le cycle épique des Taira et des Minamoto), paru en 1976 dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives (voir Le Courrier de l'Unesco, août 1985, « La parole et l'écrit »).

gences des convois, me conduisait vers mon poste. Taha Hussein ne peut que me fasciner, et Tawfik al Hakim et Bishr Farès et Hussein Faouzi : Taha Hussein me révèle notamment Ibn Khaldoun, le vrai fondateur de la sociologie.

Quelques années plus tard, j'entrepris de publier chez Gallimard « Connaissance de l'Orient », pour une grande partie cautionnée et donc en partie financée par l'Unesco. Ce n'avait pas été facile. C'est grâce à Jean Thomas, alors Directeur général adjoint de l'Organisation, que la chose fut rendue possible. Il décréta qu'il importait absolument à la culture, telle que désormais on la devait diffuser sur la planète, que ma collection virtuelle « Connaissance de l'Orient » bénéficiât du patronage unescain. Certes, je dois à Jean Thomas une bonne part du moins mauvais de moi. Mais le plus somptueux cadeau qu'il m'ait fait, et en même temps aux lecteurs de langue française, c'est d'avoir défendu mon projet. De 1956 à 1986, durant trente ans bien comptés, « Connaissance de l'Orient » n'a fait que progresser, et s'ouvrir davantage à un nombre plus grand de genres et de langues de ce qu'en gros on peut appeler l'Orient. ►

Cette gravure est l'une de celles qui illustrent Le Rêve dans le pavillon rouge (Hong lou meng), traduction française du grand roman chinois composé au 18^e siècle par Cao Xueqin (v. 1715-1763) et parue en 1981 dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives en deux volumes de la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade.



Photo © Collection de l'Institut des Hautes Etudes chinoises, Paris

Le monde des hommes par Tchouang-tseu

LE maître charpentier Che, alors qu'il se rendait au pays de T'si, s'arrêta à K'iu-yuan. Il y aperçut un marronnier sauvage qui était l'arbre du dieu du sol. Son ombrage pouvait couvrir des milliers de bœufs; la grosseur de son tronc mesurait cent coudes; son tronc s'élevait à une hauteur de dix toises qui faisait l'effet d'une colline abrupte et au bout de laquelle s'élevaient ses branches : une dizaine de celles-ci pouvaient servir à la fabrication de barques. On venait en foules pour l'admirer. Le maître charpentier ne lui accorda aucun regard et continua sa route.

Son apprenti ayant regardé l'arbre fort longtemps s'approcha de son maître et dit : « Depuis que je manie la hache sous votre direction, je n'ai jamais vu une aussi belle pièce de bois. Maître, pourquoi ne voulez-vous pas vous arrêter pour le regarder ? »

— Arrête-toi, dit le maître. C'est un arbre inutile. Si l'on en fait des bateaux, ils ne tiendront pas sur l'eau; si l'on en fait des cercueils, ils pourriront vite; si l'on en fait des battants de porte, ils suinteront; si l'on en fait des ustensiles, ils seront vite gâtés; si l'on en fait des piliers, ils seront rapidement vermoulus. Cet arbre n'est bon à rien. C'est grâce à son inutilité qu'il a pu parvenir à un tel âge. »

Lorsque le maître charpentier Che fut rentré chez lui, l'arbre du dieu du sol lui apparut en songe et lui dit : « Pourquoi faire des comparaisons ? Veux-tu que je ressemble aux beaux arbres ? Lorsque l'azerolier, le poirier, l'oranger, le pamplemousse portent leurs fruits mûrs, ils sont

saccagés; leurs grosses branches sont brisées et les menues étirées. Du fait qu'ils sont utiles à l'homme, ils subissent des misères pendant toute leur vie et périssent prématurément. Ils attirent sur eux leur propre destruction. Il en est de même pour tous les êtres du monde. Il y a longtemps que je recherche l'inutilité et voici qu'aujourd'hui, menacé de mourir, je l'obtiens. Cette inutilité m'est de grande utilité. Si j'étais bon à quelque chose, comment aurais-je pu atteindre une pareille taille ? Toi et moi, nous sommes des créatures. Comment une créature peut-elle juger une autre créature ? Un homme inutile toujours menacé par la mort peut-il même connaître vraiment ce qu'est un arbre inutile ? »

Le maître charpentier s'éveilla et raconta son rêve.

— Si l'arbre choisit l'inutilité, demanda l'apprenti, pourquoi représente-t-il le dieu du sol ?

— Tais-toi, répartit le maître. Il ne prend cette fonction provisoire que pour parer les coups de ceux qui ne le comprennent pas. Si l'arbre ne représentait pas le dieu du sol, ne risquerait-il pas d'être abattu par les hommes ? Comme ses moyens de conservation sont différents de ceux de tout le monde, il est vain de vouloir chercher une signification à son existence. ■

Extrait de l'Œuvre complète de Tchouang-tseu. Traduction, préface et notes de Liou Kia-hway. Paris, Gallimard, 1969, 1978. Réédition dans la collection de grande diffusion Connaissance de l'Orient, Gallimard-Unesco, 1985.

Précocité et modernité de la littérature japonaise

► N'acceptant jamais la traduction au carré, servi par les meilleurs traducteurs pour chaque langue et chaque auteur, je crois pouvoir dire que grâce à l'Unesco j'avais pu réaliser une bonne part de mon projet fou : faire lire à mes compatriotes, plutôt que les niaiseries à la mode, les maîtres-livres des civilisations les plus hautes en essayant de les présenter sous leurs aspects les plus divers : *Les contes du perroquet*¹, pour l'Inde, mais aussi *Shrikanto*², Tchouang-tseu (extrait page 11) et Lie-tseu³ pour la Chine, mais encore les *Récits d'une vie fugitive*⁴ de Chen Fou et les *Pérégrinations d'un clochard*⁵, le chef-d'œuvre de Lieou Ngo, sans omettre bien sûr *Le rêve dans le pavillon rouge*⁶ de Cao Xueqin, un beau coffret de la Pléiade.

Un souci toutefois me taraudait : il fallait, tant pour combler mes vœux que ceux de l'Unesco, réimprimer les volumes épuisés à prix fort dans une belle collection, meilleur marché mais plus séduisante que « Folio », puisqu'il ne s'agit que de réimprimer des chefs-d'œuvre choisis parmi des chefs-d'œuvre. Lorsque Moënis Taha-Hussein — alors directeur de la Collection et dont le père me fit découvrir outre Ibn Khaldoun, Al Maarri, Al Mutannabi et combien d'autres ! — atteignit l'âge de la retraite, j'examinai avec son successeur la situation, et j'eus l'heureuse surprise de constater que celui-ci avait déjà convaincu Antoine Gallimard de réimprimer dans une jolie collection (Format, couverture, papier, encre, tout y concourt) ceux des titres qui, épuisés dans la collection originale, ne peuvent y être pour l'instant réédités, mais du coup sont assurés d'une plus grande diffusion. Or, l'Unesco et moi-même espérions précisément ouvrir à des cultures un peu trop closes sur elles-mêmes les *Hymnes spéculatifs du Véda*⁷, la *Tradition secrète du Nô*⁸ de Zeami, les *Notes de chevel*⁹ de Sei Shonagon, les *Contes du vampire*¹⁰, l'*Œuvre complète* de Tchouang-tseu et la merveilleuse *Complainte du sentier*¹¹ dont Satyajit Ray sut tirer son *Pather Panchali*, qui remporta le grand prix du Festival de Cannes en 1956, l'année même où j'ouvrais aux francophones cette collection.

Soyons francs : Quand on me demande : « Quelle œuvre de vous préférez-vous ? », je réponds : « Le jardin qu'avec Jeannine j'ai tracé, planté, entretenu depuis 53 et, depuis 56, "Connaissance de l'Orient" ». ■

RENE ETIEMBLE, professeur et écrivain français, est le fondateur et le directeur de la Collection Connaissance de l'Orient chez Gallimard (Paris), dans laquelle sont publiées, en collaboration avec l'Unesco, un grand nombre d'œuvres représentatives de la littérature extrême-orientale. Il est l'auteur de romans et nombreux essais, parmi lesquels *Parlez-vous français ?* (1964), *Le jargon des sciences* (1966), *Essais de littérature (vraiment) générale* (1974), *Quarante Ans de mon maoïsme* (1976) et *Trois femmes de race* (1981).

TOUTE une série de paradoxes donne à la littérature japonaise une place exceptionnelle dans l'histoire de la culture mondiale. Mais sa singularité ne l'isole pas pour autant : qu'il suffise de prendre par exemple le *Dit du Genji*¹ de Murasaki Shikibu, qui date du début du 11^e siècle et dont la lecture est un enchantement non seulement pour les spécialistes de la littérature classique japonaise ni même pour les amoureux du Japon, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à la structure romanesque et plus généralement aux rapports psychologiques tels qu'un romancier peut les présenter.

Or, cette œuvre, étonnamment moderne dans sa narration, présente deux traits absolument remarquables : d'une part, bien qu'elle soit apparue à l'aube de la littérature japonaise écrite, c'est un roman, d'autre part, une femme en est l'auteur. Ces deux caractéristiques montrent déjà la stupéfiante originalité de la littérature japonaise : elle commence par le genre qui, dans toutes les autres cultu-

res, est un achèvement et les femmes non seulement sont immédiatement intégrées à la littérature, mais en sont les protagonistes. Quoique ce roman soit précédé par des recueils poétiques, des chroniques historiques ou mythologiques et des contes, il n'est pas d'exemple analogue d'une telle précocité du genre romanesque dans l'histoire d'une littérature.

Dans les « journaux de cour » de l'époque Heian (794-1185), qui annoncent ou renouvellent cet exploit, il faut noter une autre particularité : le flottement du récit entre la poésie et la prose, puisque de nombreux *waka* (poème de trente et une syllabes) rompent le rythme continu

Estampe tirée de l'anthologie de nouvelles d'auteurs japonais contemporains, illustrée par Kuwata Masakazu et publiée en anglais dans la Collection sous le titre Modern Japanese Stories : an Anthology (première édition : 1961).



Dessin © Tous droits réservés

par René de Ceccatty

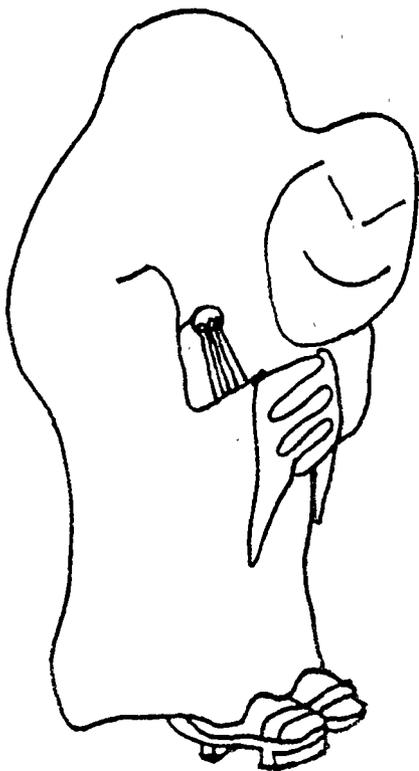


de la narration. Bien que la langue classique japonaise soit d'une lecture difficile pour un Japonais du 20^e siècle et que ces journaux exigent d'être traduits en langue moderne, on sera étonné de l'extrême proximité de ce monde des « dames de cour ». Pourquoi nous reconnaissons-nous dans Izumi-shikibu, dans la poétesse appelée la mère de Michitsuna, dans Sei Shōnagon ? Pourquoi les notions d'éphémère, d'inconstance du monde, de nostalgie nous parlent-elles encore ? Ces premiers récits d'analyse subjective, situés dans un décor somptueux, dans l'univers hiérarchisé de la cour, ont en même temps une voix personnelle qui est intemporelle.

Les *Notes de chevet* de Sei Shōnagon (v.966-début du 11^e siècle) (voir extrait ci-après) ou plus tard, à l'époque de Kamakura (1185-1333), le *Hōjōki*, ont conservé jusqu'à nos jours une sorte de transparence et d'évidence qui font qu'à travers leurs auteurs — que ce soit une femme délaissée ou un ermite perdu dans la montagne — c'est toujours de ►

Dessin © Tous droits réservés

Deuxième roman de Natsume Soseki (1867-1916), *Botchan* remporta dès sa parution au Japon, en 1906, un succès retentissant. Roman de mœurs, il relate avec humour les déboires d'un fils de famille contraint par un revers de fortune d'accepter un poste de professeur dans une bourgade éloignée. En 1973, il parut en anglais, sous cette couverture, dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives, où figurent plusieurs autres romans de l'auteur, notamment *Je suis un chat* (1905) et *Kokoro* (*Le pauvre cœur des hommes*), lesquels ont été traduits à la fois en anglais et en français.



Dessin © Tous droits réservés

A gauche, illustration de la couverture du tome I (printemps-été) d'une anthologie en deux volumes (tome II : automne-hiver) du théâtre japonais du Moyen Âge, publiée dans la Collection en 1979. Ce recueil comprend, traduits en français, cinq des quelque 240 livrets de nô que compte le répertoire actuel de l'une des formes les plus raffinées de l'art dramatique, ainsi qu'un choix de kuōgen, intermèdes comiques destinés à alléger l'intensité dramatique des séances de nô.

Illustration, ci-dessous, pour les *Journaux de Voyage de Matsuo Munéfusa, dit Bashō*, publiés en français dans la Collection en 1976. Bashō fut l'un des grands poètes japonais du 17^e siècle et le maître incontesté du haïku, ces poèmes libres composés de trois vers totalisant dix-sept syllabes, qu'il s'est plu à enchâsser dans ses récits et journaux de voyage, dont ils cristallisent les moments d'émotion ou de réflexion. Le haïku est une forme poétique toujours vivante au Japon.



Dessin © Tous droits réservés



Couverture pour *The Tale of the Lady Ochikubo* (*Ochikubo-monogatari*, le Dit de la cave), l'une des premières œuvres romanesques de la période de Heian (794-1185), l'âge d'or de la littérature japonaise. Écrit par un auteur anonyme du 10^e siècle, ce roman évoque le thème de Cendrillon et a été publié en anglais dans la Collection en 1970.

► nous qu'il s'agit. Cette intimité qui traverse les siècles sera préservée jusque dans les œuvres les plus modernes. Les romans introspectifs du début du siècle ne témoignent-ils pas, malgré de grands bouleversements historiques et linguistiques, de cette rare homogénéité ? Nous lisons les chefs-d'œuvre de Natsumé Sôseki² (1867-1916) ou de Nagai Kafû³ (1879-1959) comme une continuation naturelle de ceux qui les ont précédés. Ces deux auteurs, du reste, comme plus tard Tanizaki Junichirô⁴ (1886-1965), ne cesseront de s'interroger sur leur rapport au passé, ni par passéisme ni par traditionalisme, ce qui serait une menace de stérilité, mais par désir de trouver ce qui fonde l'unité de leur inspiration.

Les écrivains de l'après-guerre, tels Abé Kôbô⁵, inventeront certes une langue nouvelle qu'ils enrichiront d'une thématique liée aux mutations de l'histoire, mais il n'y aura jamais, me semble-t-il, de reniement du passé, dans la mesure où la modernité était déjà en puissance

dans les textes anciens, à quelque genre qu'ils appartiennent.

Quel que soit le biais par lequel on aborde la littérature japonaise, quel que soit le genre qui, d'emblée, nous séduit, drame de *nô* ou *jôri*, *haïku* ou *waka*, contes ou écrits religieux, romans d'aventures ou récits guerriers, quelle que soit la personnalité littéraire qui nous fascine, Bashô⁶ ou Saikaku⁷, Dogen ou Zeami⁸, une chose est certaine : aucun choix n'est exclusif dans notre intérêt pour cette littérature et la « sente étroite » du poète réserve mille ans d'émerveillement. ■

RENE DE CECCATTY, romancier et traducteur français, est conseiller littéraire auprès des éditions Gallimard et collabore à de nombreuses revues littéraires. Il est l'auteur d'une anthologie, *Mille ans de littérature japonaise* (1982), et a traduit de nombreuses œuvres du japonais, dont *Shôbôgenzô de Dôgen*, *Rendez-vous secret de Kôbô Abé* et *Svastika de Junichirô Tanikazi*. Il a également publié des romans, dont *L'Extrémité du monde* (1985) et *L'Or et la poussière* (1986).

Le vent

par Sei Shônagon

La tempête.

L'ouragan qui dessèche les arbres, en automne et en hiver.

Au troisième mois, la brise qui souffle doucement le soir au crépuscule, annonçant la pluie, me charme le cœur.

Le vent mêlé de pluie qui souffle au huitième et au neuvième mois m'émeut aussi beaucoup. L'averse raie le ciel de traits obliques; il est amusant de voir les gens mettre par-dessus leur vêtement non doublé, de soie raide, l'habit ouaté qu'ils ont porté tout l'été, auquel la sueur, en séchant, a laissé son odeur. Quand vient le moment où l'on voudrait ôter même le vêtement de soie raide, qu'on trouve trop chaud, il est curieux de se demander quand donc on a pu avoir besoin de se couvrir ainsi.

A l'aube, quand les fenêtres de treillis et les portes à deux battants sont ouvertes, toutes grandes, la rafale entre soudainement, et vous point le visage. C'est ravissant.

Vers la fin du neuvième mois et le début du dixième, le ciel est couvert de nuages, le vent souffle très fort; les feuilles jaunies des arbres se répandent et font en tombant le même bruit que la pluie : « horo-horo ». C'est d'une mélancolie délicate. Ce sont surtout les feuilles du cerisier, de l'aphanthe, qui tombent en abondance. Quand vient le dixième mois, les jardins où il y a beaucoup d'arbres sont superbes.

En automne, le lendemain d'un jour où la tempête a fait rage, on ressent une étrange impression de tristesse. Les clôtures à claire-voie, faites de bambous, les paravents extérieurs sont renversés les uns à côté des autres, et l'aspect du jardin est pitoyable. On est déjà peiné en voyant un grand arbre abattu, dont le vent a rompu les branches. Mais quelle douloureuse surprise, lorsqu'on s'aperçoit qu'après avoir oscillé, il s'est couché, tout de son long, sur les lespédèzes et les valérianes !

Quand le vent, tout à coup, pénètre dans les maisons, par les interstices des fenêtres en treillis, finement tamisé comme si les lattes de ces fenêtres avaient été disposées à

dessein, on ne peut croire que ce soit là le même vent qui soufflait en tempête.

Un matin, je vis une femme vraiment jolie, d'une beauté qui se passait d'artifices, se glisser hors de l'appartement central, et sortir un peu sur la terrasse, en se regardant dans un miroir. Elle portait un vêtement écarlate très foncé, à la surface délustrée, avec, par-dessus, un manteau de tissu couleur de feuille morte, et un autre d'étoffe très légère. Le fracas de la tempête l'ayant empêchée de dormir pendant la nuit, elle avait fait la grasse matinée, elle venait de s'éveiller. Il était vraiment ravissant de voir retomber sur ses épaules sa chevelure que le vent, soufflant au hasard, dérangeait et gonflait légèrement.

Pendant qu'elle contemplait l'aspect désolé du jardin, arriva une jeune fille qui pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Celle-ci n'était pas petite; mais, en la considérant, on n'aurait pu dire, à la réflexion, que c'était déjà une femme. Elle avait une tunique non doublée, de soie raide, dont la couleur bleu foncé semblait fanée, et qui était tout déchirée et mouillée, sous un vêtement de nuit violet clair. Ses cheveux, égalisés à l'extrémité comme les roseaux dans la plaine, étaient aussi longs qu'elle était grande, et tombaient librement sur la traîne de son vêtement, par le côté duquel on apercevait sa jupe, la seule pièce neuve et brillante de son costume.

Dans le jardin, une petite servante ramassait, pour les entasser, les plantes et les arbustes que le vent avait déracinés, et brisés, ou bien elle les relevait et essayait de les redresser. Une dame qui l'accompagnait regardait cela d'un air d'envie, en se demandant comment faire pour se joindre à ces jeux; elle aussi était amusante à observer, pour moi qui la voyais par-derrière. ■

Extrait de Notes de chevet, traduction et commentaires d'André Beaujard, Paris, Gallimard, 1966, 1979, 1985. (Essai)

Voix africaines

par Sophie Bessis

COMME elle était censée n'avoir pas d'Histoire et guère plus de civilisation hormis quelques intéressantes coutumes, l'Afrique fut longtemps considérée comme ne possédant point de littérature. Puis, dans le cours du 20^e siècle, naquirent au contact de « l'école des Blancs » quelques écrivains qu'il fallut bien se résoudre peu à peu à considérer comme tels. Cela commença peut-être avec *Batouala*, le « roman nègre » de l'Antillais René Maran, qui de surcroît obtint le prix Goncourt en 1921, pour continuer avec Senghor et Hampaté Ba, et s'amplifier avec les générations de l'Indépendance, sans parler de l'éclosion de nombreux romanciers et poètes des années 80. Nul ne songerait aujourd'hui à contester l'existence en Afrique d'une littérature abondante et diversifiée où les talents ne manquent pas.

En même temps qu'elle acquérait ses lettres de noblesse et une certaine reconnaissance internationale, la littérature africaine voyait également son champ s'étendre dans la mesure où l'on comprenait enfin que l'écriture n'était pas le seul véhicule de l'œuvre littéraire. C'est ainsi que, d'abord grâce à la persévérance de quelques-uns, puis parce qu'on s'est aperçu de son extraordinaire richesse, la littérature orale a commencé d'être recueillie, mise par écrit et parfois traduite dans les langues de grande communication. Du même coup, ce sont des civilisations entières avec leurs mythes fondateurs et leurs épopées qui font leur entrée dans la littérature mondiale, dont l'oralité et la faible diffusion de leur langue les avaient exclues. Viendra bientôt le temps, si ce n'est déjà fait, où l'on ne pourra plus honnêtement se dire ►

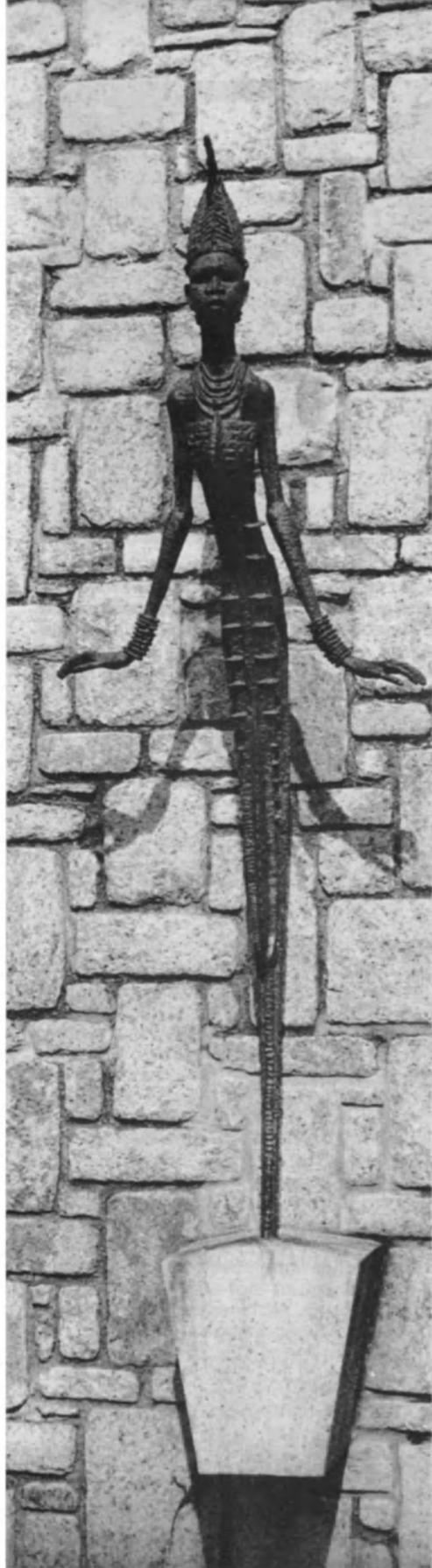


Photo © Almasay, Paris

«Admire la reine de beauté
Admire (chœur)
Admire le fruit de beauté
Admire
Admire de l'aigle la beauté
Admire
Admire la dame de beauté»

Extrait d'une anthologie poétique recueillie de la tradition orale Igbo (Nigeria orientale) et publiée en anglais dans la Collection sous le titre Poetic Heritage — Igbo traditional verse (1971). Ci-dessus, sculpture ornant la façade du musée de Lagos.



Illustration de couverture pour *Anthem of the Decades (A Zulu Epic Dedicated to the Women of Africa)*, de *Mazisi Kunene* (1981). Le dessin représente deux femmes du harem du roi Mpande. Du même auteur, figure dans la *Collection Emperor Shaka the Great*, autre épopée zouloue, publiée en anglais en 1979 (voir le *Courrier de l'Unesco* d'août 1985, « La parole et l'écrit »).

Dessin © George French Angas, tiré de *The Kafirs Illustrated* (1849)

► cultivé si l'on ne connaît pas les épopées du Mandingue ou du Mvet.

C'est dans un tel contexte que la Collection Unesco d'œuvres représentatives joue un rôle qu'elle entend encore développer. Elle a d'abord les moyens, grâce à son incomparable réseau d'informations, de détecter parmi les récentes découvertes de récits épiques et mythologiques comme dans les créations contemporaines, les œuvres dignes de figurer au panthéon mondial de la littérature. Mais elle peut surtout les diffuser hors du cercle relativement restreint des langues nationales en les faisant traduire dans des langues de grande diffusion.

L'Unesco a déjà réalisé plusieurs traductions, et le lecteur francophone peut aujourd'hui avoir accès aux textes sacrés d'Afrique noire¹, aux récits des voyages en Afrique de plusieurs chroniqueurs médiévaux et, depuis peu, à la *Chanson de Lawino* de l'Ougandais Okot P'Bitek, traduite de l'acholi (voir extrait ci-dessous). Le lecteur anglophone, quant à lui, dispose de plusieurs grandes épopées zouloues recueillies par Mazisi

Kunene², ainsi que des anthologies de la poésie et de la prose africaines³. On pourra aussi bientôt lire en français le chef-d'œuvre de la tradition orale qu'est le *Fantang*, poème mythique des bergers peuls, et le *Samba Gueladiegni*, traduit du wolof.

On peut par ailleurs espérer que, comme elle l'a déjà fait pour d'autres œuvres, l'Unesco fera traduire certaines productions africaines de leurs langues nationales vers des langues qui ne soient pas forcément internationales. Elle élargirait ainsi un dialogue des cultures qui est une de ses raisons d'être. ■

SOPHIE BESSIS, de nationalités tunisienne et française, est actuellement rédactrice en chef adjointe de *Jeune Afrique*. Après avoir enseigné l'histoire à l'Université de Yaoundé (République-Unie du Cameroun), elle est devenue une journaliste spécialisée dans les problèmes économiques du tiers-monde et a dirigé notamment la revue *Afrique-agriculture*. Elle a publié, entre autres études, *L'Arme alimentaire* (1979) et *La dernière frontière* (1983).



Photo Claude Babir/Unesco

« Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle ». Cette phrase célèbre est d'Amadou Hampaté Ba (ci-dessus), grand érudit malien et pionnier de la transcription et de la diffusion des œuvres de la tradition orale africaine. Il a préfacé le recueil de *Textes sacrés d'Afrique noire*, publié dans la Collection en 1965.

La chanson de Lawino par Okot P'Bitek

Mon mari a beaucoup lu, chez les Blancs,
Il a lu de tout, et tout à fond,
Il est aussi savant que les Blancs,
Mais la lecture l'a tué.
Elle l'a coupé de son peuple,
Il est comme un tronc sans racines.
Il dénigre tout ce qui est acholi,
Il dit
Que les coutumes des Noirs
Sont noires
Parce que ses yeux ont éclaté,
Et qu'il porte des lunettes noires,
Et que chez lui
Il fait noir comme dans une forêt !
La maison de mon mari
Est une forêt de livres !
Il y en a d'immenses,
Aussi grands
Que des arbres « Tido »,
Il y en a de vieux
Dont l'écorce s'en va
Et qui sentent fort,
Il y en a qui sont minces et mous,
Et d'autres qui ont le dos
Dur comme le tronc de roc de l'arbre « poi » ;
Certains sont verts,
D'autres rouge sang,
D'autres noirs et huileux
Avec des dos qui brillent
Comme le serpent venimeux « ororo »
Enroulé au sommet d'un arbre.
Quelques-uns ont des images sur le dos,
Des visages morts d'hommes et de femmes qui ressemblent à
des sorciers

Des gens pas rasés, fiers, avec une bedaine
Ou des joues creuses et des airs renfrognés et vengeurs,
Des images d'hommes et de femmes
Morts il y a longtemps.
Le bureau de mon mari est couvert
D'un amoncellement de papiers qui fait peur,
On dirait les plantes grimpanes géantes des forêts,
Ou l'arbre « Kituba »
Qui tue les autres arbres en les étouffant ;
Les uns tout dressés,
Les autres sont couchés sur le dos,
Ils sont tous emmêlés les uns dans les autres
Comme les jambes des jeunes
A la danse « orak »,
Ou les pieds des planches
Dans une clôture « goggo ».
Ils sont inextricablement emmêlés
Comme les jambes des plantes grimpanes géantes
Dans la forêt impénétrable.
La maison de mon mari
Est une immense forêt de livres,
Il y fait noir, tout est détrempé,
Une vapeur chaude, épaisse, empoisonnée,
S'élève du sol
Et se mélange à l'humidité pénétrante de l'atmosphère
Et aux gouttes de pluie
Qui se sont accumulées dans les feuilles.
Vous étouffez,
Si vous y restez longtemps,
Ça vous démolit le nez et la langue
Au point que vous ne pouvez plus
Apprécier l'odeur rafraîchissante de l'huile de sésame,
Ni le goût du « malakwang ». ■

Extrait de *La Chanson de Lawino* (*Wer pa Lawino*, acholi). Traduction de Frank et Henriette Gauduchon. Paris et Dakar, *Présence africaine*, 1983.

Lettres arabes: tradition et recherche

par Abdellatif Laâbi

L'audience de la littérature arabe dans le monde n'a pas toujours été à la mesure de l'importance et de l'originalité d'une tradition littéraire à la fois millénaire et présente dans l'histoire la plus immédiate.

L'image qui prévaut encore aujourd'hui de cette littérature est celle d'un domaine d'érudits et d'« amoureux », à

divers titres, du monde arabe. Il arrive plus rarement, même si on lui reconnaît un passé prestigieux, qu'elle soit perçue comme faisant partie du panorama littéraire contemporain, du champ de l'écriture qui peut nous interpeller au présent.

C'est dire combien le programme Unesco de traduction d'œuvres littéraires peut contribuer à rétablir le dialo-



Photo © Bibliothèque nationale, Paris

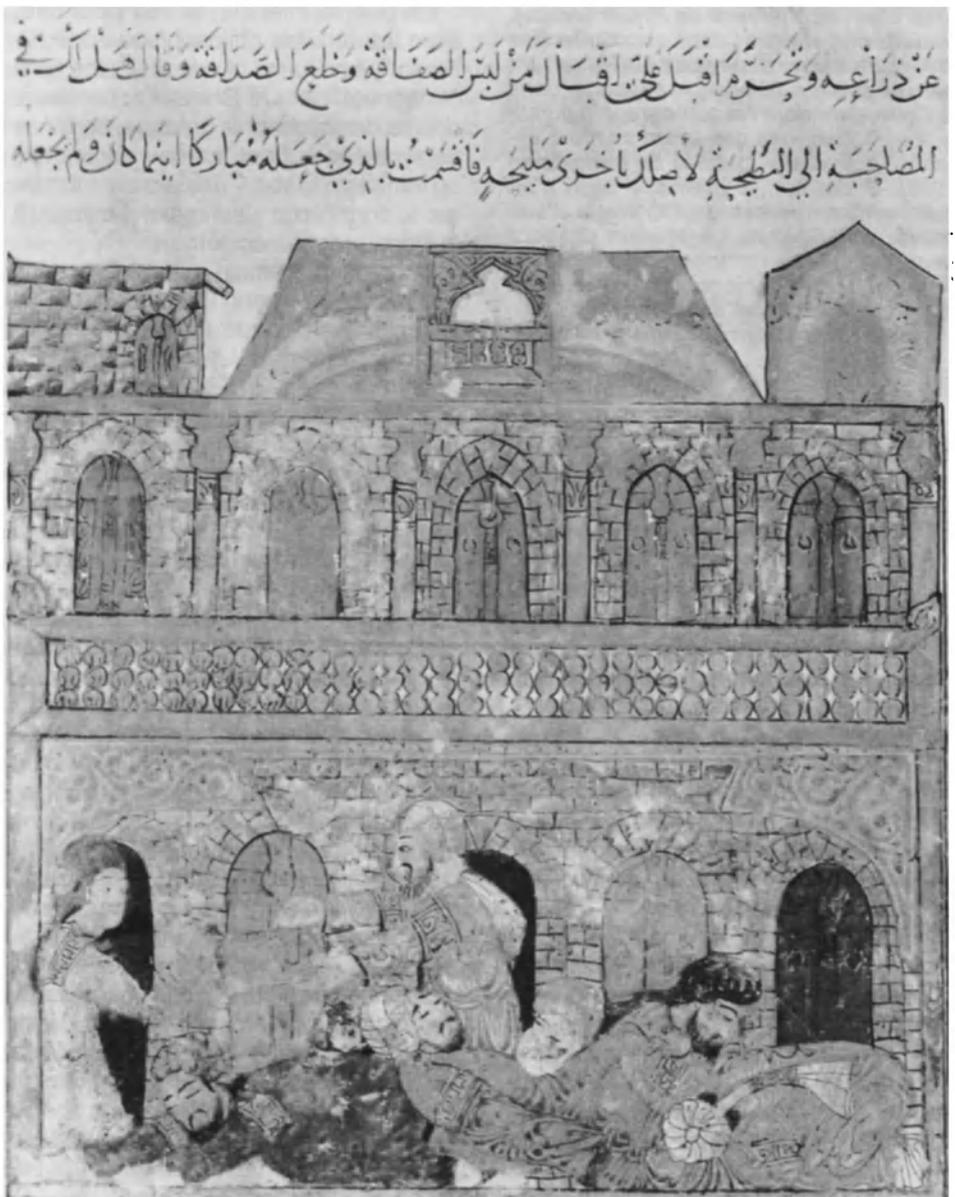
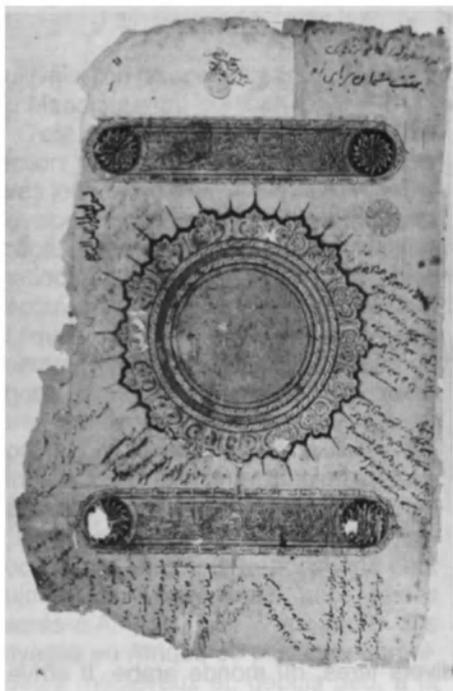


Photo © Bibliothèque nationale, Paris

Ibn Khaldun, né à Tunis en 1332, vécut longtemps en Afrique du Nord et en Andalousie, avant de finir ses jours au Calre en 1406. Son œuvre principale, le Livre des considérations sur l'histoire des Arabes, des Persans et des Berbères, est précédée d'une Muqaddima (« Introduction »), publiée en 1967 dans la Collection en français sous le titre Discours sur l'histoire universelle. Ci-dessus, la reproduction du manuscrit sur vélin, datant de 1733, de ces célèbres prolégomènes, dans lesquels Ibn Khaldun énonce à propos des sociétés humaines et de leur évolution une théorie qui dépasse de très loin toutes les doctrines de son temps et en fait l'un des précurseurs de la sociologie et un philosophe de l'histoire.

La maqâma, ou « séance », est un divertissement littéraire que cultivait la haute société citadine de Bagdad au 10^e siècle. Elle revêt la forme d'une saynète en prose rimée où des anecdotes piquantes, caricaturant les mœurs du temps, sont narrées avec verve et éloquence. Al-Hariri (1054-1122), le maître du genre, composa cinquante maqâmât d'une perfection inégalée, dans lesquelles il conte les aventures d'un vagabond, Abou Zayd. Celles-ci ont été publiées en allemand dans la Collection, sous le titre Die Verwandlungen des Abu Seid von Serug (1966). Ci-contre, caravansérail persan, enluminure d'un manuscrit des Maqâmât conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.



Al-Ghazali (1058-1111), fut l'un des plus grands philosophes de l'Islam. Convaincu que la raison était incapable d'atteindre la certitude, il entreprit, dans une célèbre réfutation, Tahafut al-falasifa (Incohérence des philosophes), d'anéantir par une dialectique rationnelle les certitudes des philosophes de son temps, ce qui lui valut à son tour une longue réfutation d'Ibn Rushd (Averroës) dans son Tahafut al-tahafut (Incohérence de l'incohérence), traduit en anglais dans la Collection (1954). Plusieurs œuvres de Al-Ghazali ont paru en anglais, français et espagnol dans la Collection, dont l'autobiographie mystique qu'il composa peu avant sa mort, Erreur et délivrance (publiée en français en 1959). Ci-dessus, la première page d'un manuscrit en persan du 13^e siècle d'une œuvre d'Al-Ghazali, Le chemin du bonheur, qui illustra l'affiche réalisée par Ali Sarmadi pour la Table ronde consacrée au philosophe sous les auspices de l'Unesco, les 9 et 10 décembre 1985 à Paris.

► gue. Faire connaître les littératures nationales dans les grandes langues de communication est peut-être l'un des moyens les plus sûrs de jeter des ponts entre des aires culturelles différentes et de projeter des visions particulières du monde à l'échelle de l'humanité entière.

Concernant la littérature et la pensée arabes, les réalisations de l'Unesco sont certes assez modestes, du moins sur le plan quantitatif. Le nombre des ouvrages traduits de l'arabe en français, anglais, allemand et espagnol ne dépasse pas la quarantaine, et ce depuis le lancement du programme au début des années 50.

Toutefois, on peut constater, d'une part, que l'effort a porté sur des œuvres monumentales de cette littérature, et, de l'autre, que cet effort s'est sensiblement accru depuis la fin des années 70.

Par ailleurs, si, au départ, cet effort a porté essentiellement sur le patrimoine classique et des chefs-d'œuvre confirmés de la littérature arabe, il s'est diversifié par la suite et s'est étendu à la littérature moderne, et même d'avant-garde.

Aussi, le catalogue de la Collection

Unesco d'œuvres représentatives permet-il d'effectuer un périple significatif dans le champ de la littérature arabe.

Un périple géographique d'abord, avec les *Voyages d'Ibn Battûta*¹, ou la *Configuration de la terre* d'Ibn Hauqal². Loin d'être des ouvrages techniques, ces relations de voyage font partie, dans la tradition arabe, d'un genre littéraire particulier, la *rihla* (itinéraire, parcours), dans lequel l'explorateur déploie sa culture littéraire, historique et philosophique.

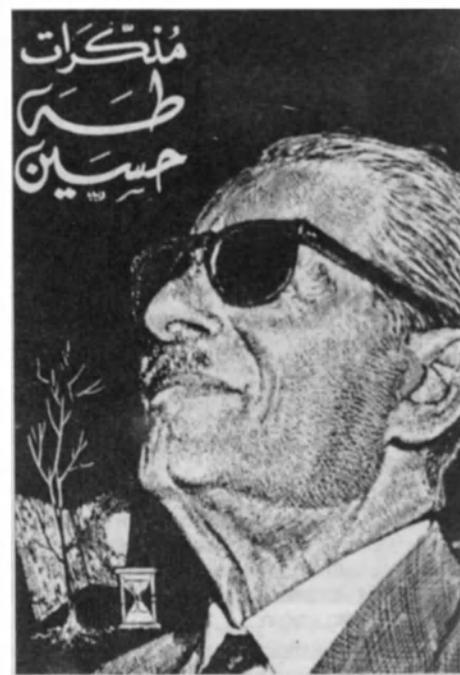
Un périple historique ensuite avec le *Discours sur l'histoire universelle (Al-Muqaddima)* d'Ibn Khaldoun³, œuvre fondamentale dont on n'a pas fini de mesurer, des deux côtés de la Méditerranée, l'importance pour la pensée historique et sociologique contemporaine. De portée universelle, cette *Muqaddima* a permis, dans le contexte arabe et maghrébin, une percée vers une relecture de l'histoire grâce à une méthodologie appropriée.

Un périple intérieur, si l'on peut dire, avec les œuvres philosophiques de Al-Farabi⁴, Ibn Rushd (Averroës)⁵, Ibn Sina (Avicenne)⁶ et Al-Ghazali⁷, penseurs nourris de philosophie grecque, hommes de synthèse qui ont fait des siècles dits du « miracle arabe » une ère de « lumières », dont l'éclat s'est maintenu jusqu'à la Renaissance occidentale.

Un périple humain enfin, avec des œuvres proprement littéraires dont le joyau, pour l'époque classique, est incontestablement le *Livre des avarés* de Al-Gahiz⁸, un *La Bruyère* arabe, plus fascinant encore, à la culture encyclopédique, qui périt (ce n'est pas une boutade) sous l'avalanche des livres dont regorgeait sa bibliothèque. Avec Al-Gahiz, nous assistons à la naissance de la prose arabe, qui acquiert alors ses lettres de noblesse, face au prestige de la poésie, genre dominant dans la littérature arabe depuis ses débuts. C'est également dans ce sens que l'on peut apprécier les *Maqâmât* (séances) d'Al-Hariri⁹, traduites en allemand, une sorte de récit où l'on peut trouver certains éléments du genre romanesque, très prisé à l'époque classique mais délaissé par les écrivains arabes contemporains.

Néanmoins, cette littérature, si prestigieuse qu'elle soit, ne devrait pas occulter le développement original de la littérature arabe depuis le début du siècle.

Développement de genres nouveaux d'abord, principalement le roman. Développement ensuite de la poésie, qui se libère progressivement des contraintes de la *qacida*, poème dont la forme obéit à des règles immuables (voir le *Courrier de l'Unesco* d'août 1985, « La parole et l'écrit »).



Taha Hussein (1889-1973) fut l'une des figures de proue du mouvement moderne de la littérature égyptienne. Auteur de romans, de nouvelles et de nombreux essais politiques et sociaux, son autobiographie, Al-Ayyam (Le livre des jours, 1929-1932), fut la première œuvre arabe contemporaine saluée en Occident. Dans l'ensemble de son œuvre, il s'efforça de concilier les exigences du classicisme arabe et l'assimilation de la culture européenne. Des extraits de ses écrits ont été publiés dans la Collection en français sous le titre Au-delà du Nil (1977). Ci-dessus, son portrait en couverture de Mudhakkirat, mémoires publiés en 1967.

Le roman arabe, qui n'a qu'une cinquantaine d'années, est peut-être le genre où le changement est le plus perceptible, car il constitue, pour l'écrivain arabe, un continent encore inexploré. A cet égard, l'effort de l'Unesco ne saurait s'arrêter à la traduction d'œuvres d'écrivains tels que Tawfiq al Hakim¹⁰, Yusuf Idris¹¹ et Taha Hussein¹², mais devrait s'étendre aux productions plus récentes d'auteurs comme Naguib Mahfouz et Tayeb Salih, qui méritent autant d'être connues que celles des géants du roman latino-américain, par exemple.

On relève des lacunes analogues dans le domaine de la poésie anté-islamique et classique arabe. Toutefois, on ne peut que se féliciter de l'intérêt accordé à la poésie moderne, avec la traduction d'œuvres de Adonis¹³, Badr Chaker As-Sayyab¹⁴ et Mahmoud Darwish¹⁵, qui comptent parmi les pionniers d'une poésie arabe enracinée dans son patrimoine, mais ouverte à la recherche poétique contemporaine. ■

ABDELLATIF LAABI, poète marocain, a traduit, pour l'Unesco notamment, de nombreuses œuvres littéraires de l'arabe en français. Il est l'auteur d'un roman, Le chemin des ordalies (1982), de recueils de poèmes, Le règne de la barbarie (1980) et Sous le bâillon, le poème (1981), ainsi que de divers essais, dont le plus récent est La brûlure de l'interrogatoire (1985).

Illustration de couverture des Voyages d'Ibn Battûta, publiés dans la Collection dans une édition bilingue française et arabe en 1979. Ibn Battûta (1304-1377) fut le plus grand voyageur de l'Islam au Moyen Âge. A la fin de longs périple en Arabie, en Asie mineure, en Russie, en Inde, en Chine, en Afrique noire et saharienne et au Soudan, il fit rédiger sa Rihla, un journal de route d'une exceptionnelle valeur documentaire, où des éléments pittoresques ou merveilleux et des citations poétiques se mêlent à la description des contrées parcourues et des mœurs de leurs habitants.



Photo © Tous droits réservés

La forteresse d'Alep

par Ibn Battûta

DE Sermîn, nous nous rendîmes à la ville de Haleb (Alep), la ville grande et la métropole magnifique. Voici ce que dit Abou'lhoçaïn, fils de Djobeïr, en la décrivant : « Le mérite de cette ville est immense, et sa renommée aura cours en tout temps. Sa possession a souvent été recherchée par les rois, et son rang a fait impression sur les hommes. Combien de combats n'a-t-elle pas suscités, et combien de sabres brillants n'ont-ils pas été dégainés pour elle ! La solidité de sa forteresse est célèbre et son élévation est évidente; on ne se hasardait pas à l'attaquer, à cause de sa force, ou si on l'osait, on ne l'emportait pas. Ses côtés sont en pierre de taille, et elle est construite dans des proportions pleines de symétrie. Elle a cherché à surpasser en durée les jours et les années, et elle a conduit à leur dernière demeure les notables et les plébéiens ! Où sont ses princes hamdânites et leur poètes ? Tous ont disparu, et les édifices seuls sont restés. O ville surprenante ! Elle dure, tandis que ses possesseurs ont passé; ceux-ci ont péri, et sa dernière heure n'est pas arrivée. On la recherche après eux, et on l'obtient sans beaucoup de difficultés; on désire l'avoir, et l'on y réussit au moyen du plus léger sacrifice. Telle est cette ville d'Alep. Combien de ses rois n'a-t-elle pas introduits dans un temps passé (expression empruntée à la grammaire), et combien de vicissitudes de la fortune n'a-t-elle pas bravées par sa position ! Son nom a été fait du genre féminin; elle a été ornée des atours des jeunes femmes chastes, et elle s'est soumise à la victoire, de même que d'autres l'ont fait. Elle a brillé comme une nouvelle mariée, après le sabre (*seïf*) de sa dynastie, Ibn Hamdân (allusion au prince Seïf eddaoullah). Hélas ! sa jeunesse s'en ira, on cessera de la rechercher, et encore quelque temps, sa destruction arrivera avec promptitude. »

La forteresse d'Alep s'appelle Achchahbâ (la grise); dans son intérieur il y a deux puits d'où jaillit l'eau, et on n'y craint pas la soif. Deux murs entourent le château; il y a tout auprès un grand fossé d'où l'eau sourd; et sa muraille compte des tours rapprochées les unes des autres. Ce fort renferme des chambres hautes, merveilleuses, et percées de fenêtres. Chaque tour est occupée, et dans ce château fortifié les aliments ne subissent aucune altération par l'effet du temps.

On y voit un sanctuaire que visitent quelques personnes, et l'on dit qu'Abraham y priait Dieu. Cette forteresse ressemble à celle appelée Rahbet (la place de ...) Mâlic Ibn Thaouk, qui se trouve près de l'Euphrate, entre la Syrie et l'Irak. Lorsque Kâzân, le tyran des Tartares, marcha contre

la ville d'Alep, il assiégea ce fort pendant plusieurs jours; puis il s'en éloigna, ayant été frustré dans son désir de s'en emparer.

Ibn Djozay dit : Le poète de Seïf eddaoullah, nommé Alkhâlidy, a dit au sujet de cette forteresse :

C'est un lieu vaste et âpre (littéralement : une rude) qui surgit contre celui qui veut s'en emparer, avec son beffroi élevé et son flanc indomptable.

L'atmosphère étend sur ce lieu un pan de nuage et décore ce château d'un collier, que forment ses étoiles brillantes.

Lorsqu'un éclair brille dans la nuit, ce fort apparaît, à travers ses interstices, comme resplendit la constellation de la Vierge, entre les espaces des nuages.

Combien d'armées ce château n'a-t-il pas fait périr dans l'angoisse, et combien de conquérants n'a-t-il pas mis en fuite !

Le même poète dit encore ce qui suit sur ce château, et ce sont des vers admirables :

C'est une citadelle dont la base embrasse les sources d'eau, et le sommet dépasse la ceinture d'Orion.

Elle ne connaît point la pluie, puisque les nuées sont pour elle un sol, dont ses bestiaux foulent les côtés.

Lorsque le nuage a donné de l'eau en abondance, l'habitant de la forteresse épuise l'eau de ses citernes avant que ses sommets soient humectés.

Son belvédère serait compté au nombre des étoiles des cieux, si seulement il parcourait leurs orbites.

Les ruses de cette forteresse ont repoussé les subterfuges des ennemis, et les maux qu'elle a occasionnés l'ont emporté sur leurs maux.

Voici ce que dit au sujet de ce château Djémâl eddîn Aly, fils d'Abou'lmansoûr :

Peu s'en faut que, par l'immensité de sa hauteur, et le point culminant auquel son sommet atteint, ce château ne fasse arrêter le globe céleste, qui tourne autour de la terre.

Ses habitants se sont rendus à la Voie lactée, comme à un abreuvoir, et leurs chevaux ont brouté les étoiles, comme on pâit les plantes fleuries.

Les vicissitudes du temps se détournent de lui par crainte et par frayeur, et le changement n'existe pas pour ce château. ■

Extrait de Voyages d'Ibn Battûta. Traduction de C. Defremey et B.R. Sanguinetti; réimpression de l'édition de 1854 augmentée d'une préface de Vincent Monteil. Paris, Editions Anthropos, 1979.

Le Nord européen: un monde à explorer

par Jean-Clarence Lambert



Dessin © Louis Mackey, Londres

LES littératures du Nord européen sont mal connues, voire méconnues. Ecrites dans des langues de petite diffusion, elles ne sont lues, hors de leurs frontières, que par de rares spécialistes. Ce n'est que dans la seconde moitié du 19^e siècle, avec la génération d'Ibsen et de Strindberg, que les lettres scandinaves ont conquis une place importante dans le concert européen. Les traductions vers les grandes langues se sont alors multipliées, dans le désordre bien sûr — comment pouvait-il en être autrement ? —, avec d'inexplicables lacunes qu'il faut à tout prix combler.

C'est qu'il y a fort à faire. La formidable littérature de la petite Islande remonte au Moyen Age; moribonde dès le 15^e siècle, elle renaît miraculeusement au 20^e. La littérature norvégienne n'a que deux siècles, mais quel éclat tout de suite ! Celle du Danemark comme celle de la Suède ont commencé au 17^e siècle, avec, il est vrai, des œuvres bien antérieures et déjà importantes, mais pour la plupart écrites en latin. La littérature de la Finlande, qui est bilingue (suédois et finnois), a éclo avec le Romantisme. Au total, cinq littératures, un massif récent dans l'orographie culturelle, qui à mesure qu'on y pénètre, se fait plus dense, plus complexe, plus riche et plus original.

Dans cette exploration, les œuvres publiées avec le concours de l'Unesco me paraissent pour la plupart de bons relais. Il faudrait toutefois à la Collection un trajet plus perceptible qui permette de mieux relier entre elles les œuvres traduites. Pour le français, on aimerait que

Couverture de The Bleaching Yard, version anglaise de Bleikeplassen (La Blanchisserie, 1946), roman de l'écrivain norvégien Tarjel Vesaas (1897-1970), dont le héros, Johan Tander, est conduit par les forces obscures qui le hantent à commettre des actes irréparables. Ce roman a été publié en 1981 dans la Collection, où figurent également, en anglais, The Ice Palace (Le palais de glace) et Spring Night (Nuit de printemps). Fuglane (1957), l'un des plus beaux romans de Vesaas, a paru en français dans la Collection en 1975 sous le titre Les oiseaux.

Le roi Olaf triomphe de l'Ogresse des mers, illustration de la couverture de La cloche d'Islande (Islandsklukkan, 1943), œuvre de Halldor Laxness, prix Nobel de littérature en 1955. Ce roman, paru en français dans la Collection en 1979, fait partie d'une trilogie située au 17^e siècle, au temps de la domination danoise, et évoque l'indépendance islandaise dans un style proche des anciennes sagas.

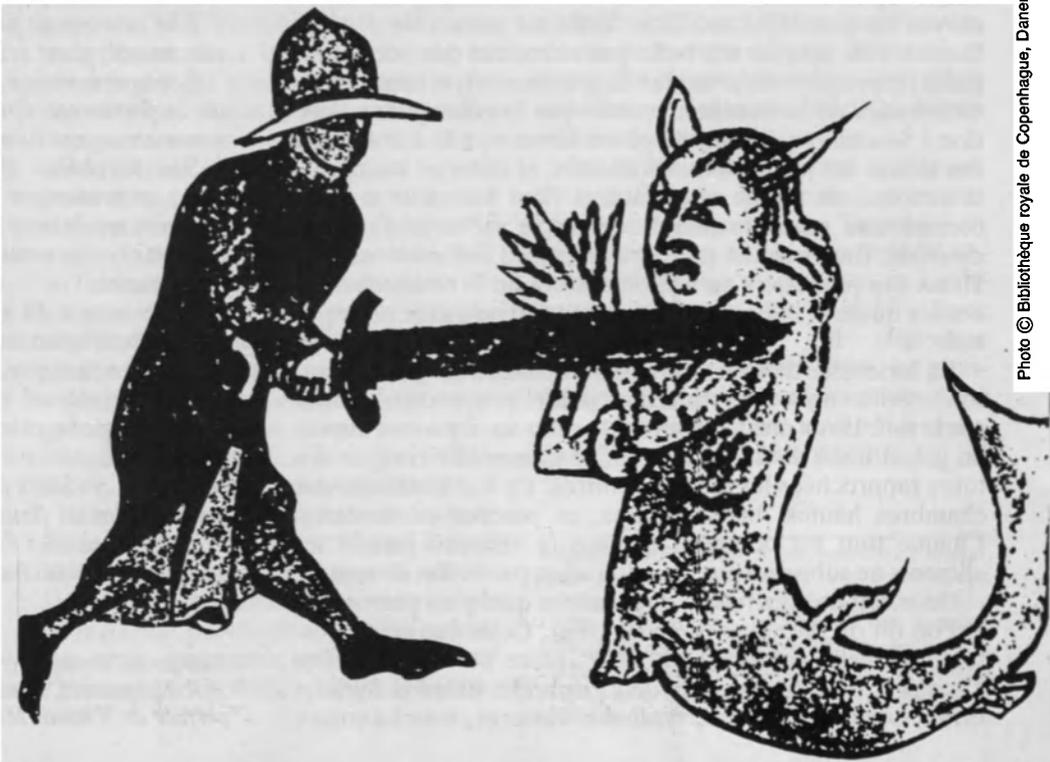


Photo © Bibliothèque royale de Copenhague, Danemark

la précieuse *Anthologie de la poésie nordique ancienne (des origines à la fin du moyen âge)* traduite et préfacée par Renaud-Krantz (Paris, Gallimard, 1964), et mon *Anthologie de la poésie suédoise* (Paris, Editions du Seuil, 1971), qui apparaissent en premier sur la liste, soient suivies d'anthologies danoise et finnoise. Car c'est bien la poésie qui a constitué, jusqu'à ces derniers temps du moins, le corpus le plus significatif des littératures nordiques.

Si l'Islande a été relativement bien traitée dans la Collection (surtout en anglais), un effort très important doit être entrepris en faveur du Danemark. Il est grand temps que l'on puisse avoir accès à Saxo Grammaticus (v.1150-v.1206), historien danois qui rédigea la *Gesta Danorum* où Shakespeare aurait trouvé le modèle de son *Hamlet*, à Nicolai Frederik Grundtvig (1783-1872), bâtisseur de l'identité scandinave, à Joannes V. Jensen (1873-1950, prix Nobel en 1944), à Paul

La Cour (1902-1956), poète métaphysique, à Ole Sarvig (1921-1981), pour ne pas parler des écrivains vivants.

Quant à la Norvège, nous devrions pouvoir nous rendre mieux compte de la grandeur d'un Knut Hamsun (1859-1952, prix Nobel en 1920), d'un Hans Ernst Kinck (1865-1926), avec sinon leurs œuvres complètes — comme celles de l'écrivain suédois August Strindberg (1849-1912), maintenant publiées en français et qui le seront bientôt en allemand — du moins des œuvres choisies. La Suède, pays le plus puissant de la Scandinavie, attire plus facilement les éditeurs.

Dès lors, l'Unesco devrait promouvoir ce qui semble hors d'actualité, comme Carl Michael Bellman, le grand poète du Rococo européen, ou ces romantiques, Erik Johan Stagnelius (1783-1823), Carl Jonas Love Almquist (1793-1866), égaux dans le génie et le malheur aux grands Allemands. Plus proche de nous,

il conviendrait d'aider à souligner l'universalité de Gunnar Ekelöf (1907-1968). Pour la Finlande, on devrait disposer de nouvelles traductions du *Kalevala* (voir le *Courrier de l'Unesco* d'août 1985, « La parole et l'écrit »), de l'œuvre de Johan Ludvig Runeberg... En fin de compte, on se prend à souhaiter la réédition des œuvres qui furent véritablement fondatrices, et demeurent nécessaires. ■

JEAN-CLARENCE LAMBERT, poète français, est un spécialiste de la littérature de l'Europe nordique, à laquelle il a consacré divers ouvrages, dont une *Anthologie de la poésie suédoise des origines à nos jours (1971)* publiée en coédition avec l'Unesco, et plus récemment un essai, *Cobra*, un art libre (1983). On lui doit également une autre anthologie, *Trésor de la poésie universelle (1958)*, rédigée en collaboration avec Roger Caillois, ancien directeur du Programme Unesco de traduction d'œuvres littéraires. Parmi ses autres œuvres, sont à signaler *La poésie pour quoi faire ? (1978)* et un recueil de poèmes, *Le noir et l'azur (1980)*.

L'adieu

par Pär Lagerkvist

ILS arrivèrent au lac. Ils traversèrent la voie étroite qui longe la rive. A cette heure tardive il n'y avait pas de train, tout paraissait vide comme ces passages à niveau où la voie s'enfuit de chaque côté. Seul un garde-voie rentrait chez lui dans l'obscurité de la soirée, on entendait au loin la draine qui s'éloignait à travers la forêt.

Le chemin était devenu boueux aux abords du lac, les caoutchoucs de la jeune fille s'enfonçaient. Ils durent emprunter la pente herbeuse du talus côte à côte. Il sentait sa chaleur, sa respiration... Et sa main délicate dans la sienne. Ils marchèrent en silence un long moment. Et s'il l'aimait ?

Un charroi arriva dans leur direction, en longue file. Les chevaux fatigués baissaient la tête, les hommes semblaient dormir. C'étaient des marchands ambulants de harengs qui venaient de la côte, à onze milles de là et se rendaient au marché du lendemain. Leur panier à provisions et leur bouteille d'eau de vie à côté d'eux, ils dormaient au-dessus du poisson que la lune faisait briller dans leur dos.

Il était tard. Il fallait rentrer. Mais ils s'arrêtèrent un moment pour contempler le lac. Soudain tout s'illumina. La clarté de la lune tomba droit sur elle. Son visage s'éclaira, et tout son corps. A nouveau un halo de lumière l'entourait et de l'étoffe usée de sa pèlerine semblait venir une lueur, exactement comme tout à l'heure pendant l'assemblée. Partout où elle la touchait la lumière dévoilait quelque chose d'elle.

Il la regarda — comme s'il avait été amoureux d'elle. Il émanait d'elle une pureté absolue. Ses traits pâlis semblaient ne pas appartenir à ce monde — mais sans la transfiguration de l'extase, sans l'exaltation de la passion, sans le ravissement. Ils étaient paisibles, sans plus.

On avait l'impression qu'il n'y avait rien d'animal en elle. Pourquoi ?

Il ressentit soudain obscurément qu'il y avait quelque chose de désespérant dans cette pureté, dans cette bonté, dans la lumière qui l'entourait. Il lui sembla la reconnaître. Elle ressemblait bien à quelque chose qu'il avait déjà rencontré.

Ce qu'il y avait d'effrayant chez de tels êtres c'était ce qui rappelait la perfection, qui semblait vouloir porter une certitude, une totale sérénité. Lorsqu'on le découvrait, tout devenait encore plus désolé : l'existence y trouvait soudain une chaleur qu'elle ne pouvait offrir elle-même, mais qui la rendait encore plus difficile à supporter.

Etaient-ils ici depuis longtemps ? Il fallait revenir.

Ils pressèrent le pas en direction de la ville. Anders ressentait comme un désir de lui échapper. Ou de se mettre à blasphémer ses croyances, à déchirer quelque chose en elle. Mais ils se turent.

Les rues étaient vides. Il l'accompagna jusqu'à la forge. Il y avait une construction en appendice, un taudis dans lequel elle vivait. Il ressentit une nausée en se retrouvant près du mur derrière lequel ils avaient braillé et beuglé. Ils se séparèrent. Elle entra dans la bicoque comme s'il s'agissait d'une demeure d'être humain.

Quand il revint à la maison il lui semblait être délivré !

Ainsi prit fin sa première jeunesse. Et ce n'était que désagrégation, mensonge, confusion. ■

Extrait de L'exil de la terre (Gast hos verkligheten). Traduction et préface de Vincent Fournier. Paris, Stock, 1977. 192 p. (Roman.)

William Shakespeare
 عبقري

Photo © Tous droits réservés



Photo © Roger-Viollet, Paris

Dans son Programme de traduction d'œuvres littéraires, l'Unesco parraine également la traduction et la publication de classiques de la littérature mondiale dans des langues autres que le français ou l'anglais. Ainsi, plusieurs œuvres représentatives d'auteurs européens, d'Aristote à Bergson, en passant par Descartes, Locke, Montesquieu, Voltaire et Durkheim, ont été publiées en langue arabe. Ci-dessus, un portrait du philosophe et mathématicien allemand, Gottfried Wilhelm Leibniz, dont le traité philosophique *La monadologie* a paru en arabe dans la Collection en 1956.



Photo © Roger-Viollet, Paris

Les Confessions (1782), *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755), *Du contrat social ou principes du droit politique* (1762) et, plus récemment, *Les rêveries du promeneur solitaire* (1776), ces œuvres capitales de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), écrivain et philosophe genevois de langue française qui eut une influence considérable sur la pensée politique moderne, figurent dans la série arabe de la Collection. La gravure ci-dessus est une illustration de *l'Emile* (1761), ouvrage publié parallèlement au *Contrat social* et qui révolutionna la conception de l'éducation de l'époque.



Photo © USIS, Paris

L'Adieu aux armes, roman de l'écrivain américain Ernest Hemingway (1899-1961), a été publié en indonésien dans la Collection en 1975. Ci-contre, l'auteur du *Vieil homme et la mer*, prix Nobel de littérature 1954, sur le *Pilar*, le canot à moteur dont il se servait pour pêcher en mer.

L'univers latino-américain : une littérature en devenir

par Jorge Enrique Adoum

LES conquistadores n'étant pas venus avec des femmes mais avec des esclaves, le triple métissage dut commencer du jour où l'Espagne prit pied en Amérique. Vint ensuite le Portugal. Les deux empires imposèrent leur langue et leur religion, les superposant à celles des autochtones. Colomb découvrit les merveilles dont il avait rêvé : l'embouchure de l'un des fleuves du paradis, les Amazones, les hommes à tête de chien. Bernal Díaz del Castillo, chroniqueur espagnol qui participa à la conquête du Mexique avec Cortès, dira que ce qu'il avait vu « ressemblait à ces enchantements décrits dans le livre d'Amadis ». Quatre siècles plus tard, Alejo Carpentier « après avoir succombé aux sortilèges des terres d'Haïti » et « perçu les évocations magiques des chemins ocres de la Meseta centrale », se vit « amené à rapprocher la merveilleuse réalité de l'épuisante tâche de conjurer le merveilleux ». Le découvreur et les chroniqueurs du Nouveau Monde

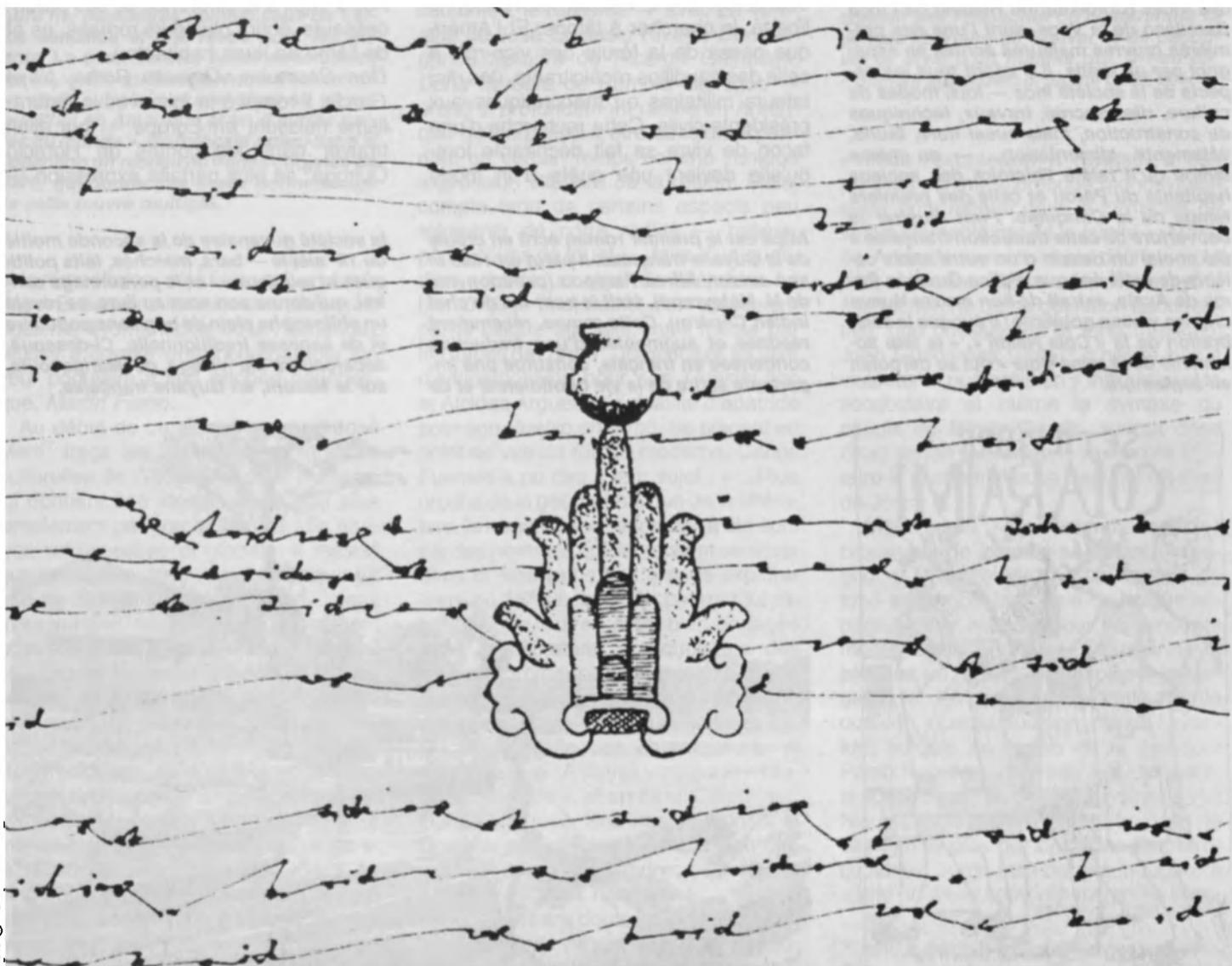
étaient aussi des poètes : ils durent inventer les noms de choses jamais vues, transcrire des mots inconnus comme *cacique*, *hamac*, *goyave*, *ananas*. Et, que ce soit avec Caliban (déformation de *Caraïbe*) ou avec le « bon sauvage » que l'on espérait trouver dans ces contrées, l'Amérique fait alors son apparition sur la

Dans sa préface à la version française des Chants de Nezahualcoyotl — grand seigneur et libertin, despote et bienfaiteur du peuple de l'Anahuac (ancien Mexique), législateur éclairé et poète lyrique —, l'écrivain français J.M.G. Le Clézio (qui a traduit la Chronique de Michoacán et certaines légendes mayas sous le titre Les prophéties de Chilam Balam) écrit à propos de cette poésie : « ...ce qu'elle nous dit, avec toute la splendeur symbolique de la langue nahuatl, dans ce rythme musical et allitératif qui en faisait le verbe le plus créatif et le plus mélodieux de l'Amérique indienne, résonne en nous avec la profondeur inquiétante d'une prophétie. » C-dessous, détail de la couverture.

mappemonde des Européens. Et la nature devient le protagoniste d'une littérature qui naît avec les lettres et le journal du découvreur.

Dans la préface de sa *Nueva crónica y buen gobierno*, Guamán Poma de Ayala précise qu'il a tiré sa matière d' « histoires non écrites », « des quipos* », souvenirs et relations (...) de vieux témoins oculaires ». Et, le premier témoin oculaire sachant écrire, son contemporain, est l'Inca Garcilaso de la Vega, fils d'un capitaine espagnol et d'une princesse indienne : « Je naquis huit ans après que les Espagnol vinrent peupler ma terre. J'y vécus les vingt premières années de ma vie. » Ses *Comentarios reales de los Incas*¹, qui datent de la même époque que la chronique de Poma de Ayala (v. 1600), marquent en quelque sorte la naissance d'une écriture métisse, dans ▶

*Faisceaux de cordelettes dont les couleurs, les combinaisons et les nœuds étaient dotés chez les Incas, qui ignoraient l'écriture, de significations conventionnelles précises.





Détail de la couverture de la traduction française de Iracema, Légende du Céara, roman-poème en prose du Brésilien José de Alencar (1829-1877). Plus que dans le thème lui-même — l'amour entre Martim, guerrier portugais chrétien, et Iracéma (en guarani « lèvres de miel »), vierge gardienne du temple, qui sera punie par la fatalité pour avoir enfreint l'interdit de la tribu —, thème fréquent dans le roman latino-américain du 19^e siècle, l'intérêt de cette œuvre de José de Alencar parue en 1865 réside dans « l'explosion d'une langue nouvelle, d'une grande richesse poétique, subversive et sensuelle : le portugais du Brésil ».

► laquelle la langue s'adapte au monde particulier qu'elle décrit : l'origine lacustre que prête aux Incas leur mythologie, leur frayeur lorsque retentit le premier hennissement sous la voûte de la forêt. Cet ouvrage est donc le premier témoignage authentique d'un autochtone sur sa propre histoire et celle de ses aïeux. (L'autre ouvrage attribué à un Inca, *El Lazarillo de ciegos caminantes*², est une mystification puisque l'on sait que son auteur, le prétendu Don Calixto Bustamante Inca, alias Concolorcorvo, était en réalité un inspecteur des postes

Les Commentaires royaux sur le Pérou des Incas (Comentarios Reales) de l'Inca Garcilaso de la Vega, sont l'une des premières œuvres majeures écrites en espagnol par un métis. Il y décrit tous les aspects de la société Inca — lois, modes de culture, rites sacrés, travaux, techniques de construction, mais aussi flore, faune, vêtements, alimentation... — en même temps qu'il relate l'histoire des anciens habitants du Pérou et celle des premiers temps de la Conquête. Pour illustrer la couverture de cette traduction française a été choisi un dessin d'un autre métis célèbre de cette époque, Felipe Guamán Poma de Ayala, extrait de son œuvre Nueva crónica y buen gobierno; il évoque la célébration de la « Cola Raimi », « la fête solennelle de la reine Coia » qui se déroulait en septembre.



espagnol, Alonso Carrió de la Vandra (voir extrait ci-après).

Dans sa célèbre *Lettre à un habitant de la Jamaïque*, datée du 6 septembre 1815, Simón Bolívar³ nous définit ainsi : « Nous sommes un petit genre humain », un « monde à part », « ni Espagnol ni Indien ». Ni Noir. Et de cette façon, l'Amérique, qui, grâce à Colomb, dévoila au monde la face ignorée de la planète, lui donna aussi, grâce à Bolívar, qui à la tête d'une armée en guenilles nous libéra du joug de la colonisation, le premier exemple d'une pleine indépendance.

Mais après la bataille décisive d'Ayacucho, en 1824, il fallut improviser la liberté, la chercher à tâtons. Et l'Amérique passa de la férule des vice-rois à celle des caudillos récalcitrants, des dictateurs militaires ou théocratiques aux présidents civils. Cette recherche d'une façon de vivre se fait déchirante lorsqu'elle devient une quête d'un mode

Atipa est le premier roman écrit en créole de la Guyane française. Il parut en 1885 et son auteur, Alfred Parérou (pseudonyme de M. Méteyrand), était le petit-fils du chef indien Cépérou. Cette œuvre, récemment rééditée et augmentée d'une traduction condensée en français, constitue une importante satire de la vie quotidienne et de

d'expression. Après des siècles d'une poésie qui ne fut qu'un reflet de ce qui se faisait en Espagne — épopées, autos religieux, épigrammes —, le roman, avec *El Periquillo sarniento* de Fernández de Lizardi, fit une timide apparition en 1816, mais resta imprégné du style picaresque. Viendra ensuite le romantisme : l'amour condamné d'un frère et d'une soeur de races différentes qui ignorent leur parenté (*Cumandá* de Juan León Mera), ou la touchante idylle de *María* de Jorge Isaacs⁴; toujours est-il que le roman s'affirme en tant que genre littéraire. Vers la fin du 19^e siècle, apparaît le premier grand romancier, Joaquín María de Assis⁵, qui, à la différence de ses prédécesseurs, écrira plusieurs romans. es et de l'âme de leurs habitants.) *Don Casmurro*, *Quincas Borba*, *Yayá Garcia*, il rompt à la fois avec le naturalisme naissant en Europe — qui allait trouver dans les contes de Horacio Quiroga⁶ sa plus parfaite expression —

la société guyanaise de la seconde moitié du 19^e siècle — bars, marchés, faits politiques et religieux — et le personnage central, qui donne son nom au livre, se révèle un philosophe plein de bon sens populaire et de sagesse traditionnelle. Ci-dessous, débarcadère du village de Maripasoula, sur le Maroni, en Guyane française.



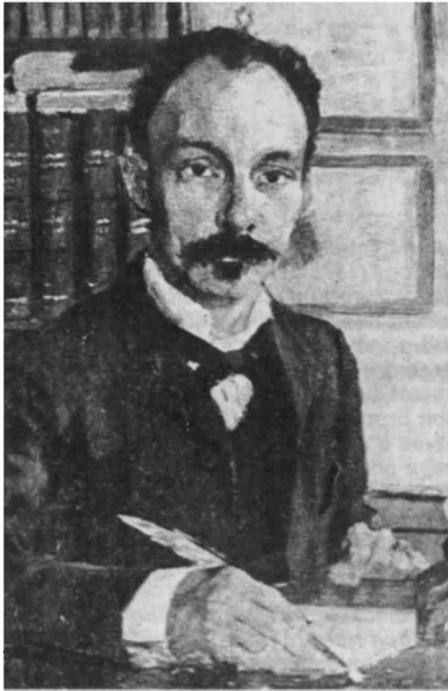


Photo © H. Roger-Viollet, Paris

« Apôtre de l'Indépendance américaine », le Cubain José Martí (1853-1895) est une des grandes figures de l'Amérique latine. Il est l'auteur d'une œuvre immense qui comprend des essais politiques — comme le toujours actuel *Notre Amérique* —, des portraits de héros et de poètes du continent sud-américain, des articles de critique d'art et de littérature, des poèmes aujourd'hui populaires comme ceux de *Versos sencillos* et une revue pour les enfants, *La edad de oro*, écrite entièrement par lui, « afin qu'ils apprennent comment on vivait autrefois et comment on vit aujourd'hui en Amérique et en d'autres parties du monde ». En français a paru dans la *Collection un recueil de Pages choisies de Martí*, qui donne une assez bonne image de cette œuvre multiple.

et le romantisme, déjà finissant, en Amérique. Et bien que la vision des poètes fût également romantique, José Hernández réussit à donner une incomparable saveur populaire à son épopée gauchesque, *Martín Fierro*.

Au début de ce siècle, le grand José Martí⁷ traça les frontières ethniques et culturelles de *Notre Amérique* métisse, lui donnant une identité qui n'était plus simplement géographique. De son analyse retrospective et globale, il ressort que la « découverte » de l'Amérique fut une « civilisation dévastatrice, deux mots qui, par leur antinomie, constituent un processus. » Parallèlement à celui-ci, se déroule un autre processus de recherche de l'homme américain, d'interrogation sur son destin, de mise en doute de sa propre définition. José Enrique Rodó⁸ trouve dans *Ariel* — respectueuse réfutation de Shakespeare — le symbole de l'esprit latin, qui unit le monde hispano-américain à la France et le réconcilie avec l'Espagne; dans sa biographie de Facundo Quiroga, Domingo Faustino Sarmiento⁹ expose tout un programme : civilisation ou barbarie, opposant la ville à la campagne; les *Seis*

ensayos en busca de nuestra expresión de Pedro Henríquez Ureña et les *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana* de José Carlos Mariátegui sont des analyses fouillées de l'identité de l'Amérique et de son projet d'avenir.

De nos jours encore, l'écriture reste, dans certains de nos pays, le privilège de quelques-uns : ceux qui ont pu apprendre à lire, ceux qui ont le temps de penser. Le romancier, venu de la ville, découvre avec stupéfaction la forêt vierge, la plaine immense, le fleuve, la montagne, et l'hostilité de la nature. Dépassant la recherche de la couleur locale et la description paternaliste des us et des coutumes, le réalisme — avec *La vorágine* de José Eustasio Rivera, *Don Segundo Sombra* de Ricardo Güiraldes, *Doña Barbara* de Rómulo Gallegos — prend si profondément racine en Amérique qu'il en vient à être considéré pendant un certain temps comme l'unique expression littéraire de la région. Mais, compte tenu de certains aspects peu reluisants de notre réalité — misère, poux, coups de fouet —, faire d'un quotidien sordide un sujet de littérature fut bientôt jugé intolérable, non seulement par la culture officielle, mais même par les forces de l'ordre : Jorge Icaza fut taxé d'antipatriotisme pour son *Huasipungo* et Alcides Arguedas¹⁰ qualifié d'apatride pour son *Pueblo enfermo*. Se plaçant au point de vue du roman moderne, Carlos Fuentes a pu dire à leur sujet : « ...Plus proche de la géographie que de la littérature, le roman latino-américain a été écrit par des hommes qui semblaient se situer dans la mouvance des grands explorateurs du 16^e siècle. » On pourrait lui rétorquer que tout en étant bien engagés dans la littérature, quelques-uns des meilleurs romanciers latino-américains contemporains puisent leur inspiration dans la géographie, la tradition des explorateurs, celle des chroniqueurs, et dans l'histoire : Asturias y trouva le « réalisme magique », et après lui Carpentier, García Márquez, Roa Bastos. (Onetti et Cortázar ont préféré, quant à eux, s'aventurer dans les méandres des villes et de l'âme de leurs habitants.)

Ce furent sans doute les Brésiliens qui, les premiers, proclamèrent l'indépendance de la langue : Graziiliano Ramos¹¹



Photo © H. Roger-Viollet, Paris

De Simón Bolívar (1783-1830), le Libérateur, il a été traduit en français dans la *Collection des Pages choisies* (Choix de lettres, discours et proclamations), recueil divisé en trois parties : « Le républicain », « l'homme politique » et « le soldat et l'homme ». Des textes comme son *Discours d'Angostura* et sa célèbre *Lettre de la Jamaïque* permettent au lecteur qui ne connaît pas l'espagnol de comprendre la pensée libertaire de Bolívar et de découvrir le style d'un homme qui, a-t-on dit, « maniait aussi bien la plume que l'épée ».

« réduit l'expression à l'ellipse, à des phrases minimales, presque monosyllabiques, pour refléter dans la forme les niveaux élémentaires de la survie »; Mario de Andrade a recours au délire verbal pour créer, dans *Macunaima*¹², un mythe à la recherche de sa définition continentale, une odyssée de la forêt tropicale; João Guimarães Rosa¹³ n'hésite pas à violenter le portugais en y introduisant le vocabulaire et même la syntaxe du peuple de Minas Gerais, surtout dans *Gran sertón : veredas*, « l'aventure littéraire la plus ambitieuse depuis l'*Ulysses* de Joyce ».

Avec Rubén Darío¹⁴, commencent les prouesses de la poésie. Mêlant l'espagnol et le chorotega**, il bouleverse de fond en comble la poésie de langue espagnole et y impose, pour un temps, le modernisme. Après lui, César Vallejo, presque un Indien, fera exploser le langage, le désintégrera en particules de douleur; Vicente Huidobro mettra l'aventure verbale au centre de la création; Pablo Neruda renouvellera la langue et la poésie, leur insufflera une nouvelle vie; Nicolás Guillén fera résonner dans le castillan le plus pur des sonorités afro-cubaines. Jorge Luis Borges inaugurera « une nouvelle compréhension de l'écri- ▶

** Langue de tribus précolombiennes du Nicaragua.

► ture ». Ainsi, vers le milieu du 20^e siècle, la nature cède sa primauté dans la littérature au langage et la réalité rejoint à nouveau l'imaginaire.

« L'Amérique est le pays du futur », écrivait Hegel. Dans les temps à venir, son importance historique s'imposera, peut-être dans la lutte que se livreront l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud (...) Mais les philosophes ne sont pas prophètes. » Le fait culturel latino-américain revêt les dimensions du continent, forme un tout, sans failles, aux contours précis. Nous sommes passés d'une littérature vécue à une littérature pensée, et toutes deux sont les produits d'une culture en devenir, qui se regarde grandir dans son propre miroir. ■

JORGE ENRIQUE ADOUM, poète et écrivain équatorien, a collaboré au programme de l'Unesco sur les cultures latino-américaines et appartient actuellement à la rédaction du Courrier de l'Unesco. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de poésie, et son roman *Entre Marx et une femme nue* vient de paraître en français, à Paris.



Photo © D. Arraes Dhinaux

La vie tragique de l'Uruguayen Horacio Quiroga (1878-1937) — depuis la mort violente de son père, le suicide d'un proche parent devant ses yeux, celui de sa première femme, jusqu'à l'accident absurde par lequel il tua son meilleur ami en manipulant un pistolet — qui s'achèvera par son propre suicide, l'entraîna aux « frontières d'un état particulier, abyssal, lumineux comme l'enfer ». Exilé volontaire à partir de 1912 dans la forêt de Misiones, il décrivit dans ses récits la monstruosité innocente de l'enfance, l'inclémence de la forêt vierge, la confrontation de l'homme avec son destin, les confins de l'irréel et de l' inexplicable. Ci-contre, illustration de Philippe Herrera pour la couverture de la version française des célèbres Contes d'amour, de folie et de mort que Quiroga publia en 1917.

«Gauderios»

par Concolorcorvo

C E sont des garçons nés à Montevideo ou dans les villages voisins. Ils tâchent de dissimuler une mauvaise chemise et un costume encore plus mauvais sous un ou deux *ponchos* dont ils font leur lit en l'étendant sur les couvertures de leur cheval, la selle leur servant d'oreiller. Ils ont toujours une petite guitare, dont ils apprennent à jouer fort mal, pour chanter, en détonnant, divers couplets, qu'ils estropient, et bien d'autres qu'ils tirent de leur tête et qui, d'ordinaire, roulent sur l'amour. Ils se promènent à leur gré par toute la campagne et, par une remarquable complaisance des fermiers du pays à demi barbare, ils se nourrissent à leurs frais et passent des semaines entières couchés sur une peau de vache, chantant et jouant de la guitare. S'ils perdent leur cheval, ou si on le leur vole, on leur en donne un autre, ou ils le prennent dans la campagne en l'enlaçant à l'aide d'une très longue corde, qu'ils appellent *rosario*. Ils en emportent aussi une autre, avec une boule aux deux bouts, de la taille des boules avec lesquelles on joue habituellement au billard, et qui bien souvent sont des pierres recouvertes de cuir, elles servent à empêtrer le cheval ainsi que d'autres, que l'on appelle « *ramales* » parce qu'elles se composent de trois boules; ils blessent ainsi, bien souvent, les chevaux, qui ne peuvent plus servir à rien, mais ni eux ni les propriétaires ne font cas de ce service.

Ils se réunissent bien souvent à quatre ou cinq, parfois plus, sous prétexte d'aller se divertir à la campagne, n'emportant d'autre provision pour leur subsistance que leur lasso, leurs boules et un couteau. Ils conviennent d'un jour pour manger la *picana* d'une vache ou d'un jeune taureau; ils l'attrapent au lasso, le jettent à terre, et, les pattes bien attachées, retirent à l'animal presque encore vivant, toute la croupe avec la peau, et après y avoir fait quelques entailles du côté de la viande, ils la grillent à peine, et la mangent à moitié crue, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel, si par hasard ils en ont.

D'autres fois, ils tuent une vache ou un jeune taureau simplement pour manger le *matambre* c'est-à-dire la viande

qui se trouve entre les côtes et la peau. Parfois, ils tuent la bête seulement pour manger la langue, qu'ils font cuire sur la braise. Parfois, il leur prend la fantaisie de manger le *caracou*, c'est-à-dire les os à moëlle; ils retirent celle-ci avec un bâtonnet et ils s'alimentent de cette admirable substance; mais le plus prodigieux, c'est de voir tuer une vache, lui enlever les tripes et toute la graisse, qu'ils réunissent dans le ventre, et, avec une simple braise, ou un morceau de bouse séchée, ils mettent le feu à cette graisse, et lorsqu'elle se met à brûler et que le feu se communique à la viande grasse et aux os, cela fait une extraordinaire illumination; puis ils referment le ventre de la vache, en permettant au feu de tirer par la bouche et l'ouverture, la laissant toute une nuit, ou une grande partie de la journée pour qu'elle se rôtisse bien, puis, le lendemain ou le soir, les *gauderios* l'entourent et chacun va découpant avec son couteau le morceau qui lui convient, sans pain ni aucun autre assaisonnement, et, dès qu'ils ont satisfait leur appétit, ils abandonnent le reste, à moins que l'un ou l'autre n'en emporte un morceau pour sa rustique amie.

Que les gazettes de Londres viennent maintenant nous abasourdir, avec les morceaux de bœuf que l'on sert dans cette capitale sur les tables des banquets officiels. Si là-bas le plus gros morceau est de deux cents livres, que se partagent deux cents *milords*, ici on en sert de cinq cents livres rien que pour sept ou huit *gauderios*, et ils invitent de temps en temps le propriétaire de l'animal, qui s'estime alors favorisé. Mais assez sur le chapitre des *gauderios*, car je vois que Messieurs les voyageurs sont pressés de se rendre à destination en passant par Buenos Aires. ■

Extrait de Itinéraire de Buenos Aires à Lima (Lazarillo de ciegos caminantes), de Concolorcorvo [Alonso Carrió de la Vándera] (Pérou). Traduction d'Yvette Billod; introduction de Marcel Bataillon. Paris, Institut des hautes études de l'Amérique latine, 1962. 294 p. (Relation de voyage.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : El Lazarillo; A Guide for Inexperienced Travellers between Buenos Aires and Lima, 1773 (1965).

A l'Est du nouveau

par Edgar Reichman

L'HISTOIRE des peuples de l'Europe orientale est marquée par des bouleversements terrifiants, dont les moindres ne sont pas les contrecoups des grandes migrations. Dès le 12^e siècle pourtant, apparaît le *Dit du prince Igor*, monument commun à toutes les grandes littératures slaves. Au 16^e siècle, Jan Kochanowski jette les fondements d'une culture polonaise humaniste. Deux siècles plus tard, le prince moldave Cantemir nous raconte la montée et la chute de l'empire ottoman. Pourtant, à l'époque de Villon, Cervantes et Shakespeare, la littérature éditée est rare, et compte surtout des textes sacrés en slavon, des contes et des écrits historiques, fruits du travail d'imprimeurs disséminés entre les Balkans et l'Oural. La culture slave est essentiellement, à cette époque, de caractère oral : sa richesse et ses particularités en sont marquées.

A partir du 19^e siècle, l'extension de la galaxie Gutenberg favorise, de Sofia à Prague et à Varsovie, de Budapest à Kiev, l'émergence du sentiment national. Mickiewicz, poète polonais militant, combat autant l'absolutisme tsariste que l'autorité autrichienne. Petöfi¹, poète lui aussi, affirme avec force les aspirations des Magyars. En Transylvanie, le mouvement connu sous le nom d'école transylvaine insiste sur l'origine latine de la langue et du peuple roumains, alors que de l'autre côté des Carpathes, Eminescu² donne à la langue roumaine sa forme actuelle. L'œuvre de l'Ukrainien Tarass Chevtchenko³, serf affranchi qui mourra pour avoir lutté contre le servage, marque le début d'une littérature, hélas

toujours peu connue. Avec Cholem Aleichem⁴, les Juifs trouvent également leur barde, qui rend au yiddish sa beauté, rehaussée plus tard par Singer. C'est sur ces auteurs, relevant de littératures et de langues de diffusion restreinte — auxquelles nous devons Capek, Andritch⁵, Ady⁶, Arghezi — que porte notamment l'effort éditorial de la Collection Unesco d'œuvres représentatives. On ne s'étonnera donc pas de ne guère y trouver ces géants de la littérature universelle que sont Gogol, Tchekhov, Tolstoï, Dostoïevski, Essenine, Pouchkine, Maïakovski, ou encore Musil, Kafka, Canetti.

Vient le 20^e siècle. Octobre 1917. Les

canons du croiseur Aurore, qui mouille devant le Palais d'hiver à Petrograd, annoncent la naissance d'un monde nouveau. Une végétation indomptable envahit les ruines de la monarchie bicéphale et de l'empire des Tsars autocrates. Depuis longtemps déjà, Hongrois et Roumains, Tchèques et Slovaques, Slovènes, Serbo-Croates et Bulgares écrivent dans leur langue nationale, enrichissant ainsi le patrimoine de l'humanité⁷. Aujourd'hui comme hier, ils expriment leur refus de la tyrannie et de l'arbitraire, leur haine de la guerre, leur attachement à leur patrie et, aussi, leur amour de la vie dans sa superbe diversité. ▶



Illustration de Lado Goudiachvili © Tous droits réservés

La vie de Soukhan-Saba Orbéliani (1658-1725), surnommé « le Père de la Géorgie », fut partagée entre les lettres, la politique et la religion. Une de ses grandes tâches a été le Dictionnaire raisonné de la langue géorgienne, ou Gerbe de mots. Ses écrits religieux sont nombreux. Il a laissé également un Voyage en Europe, tenu au cours d'une mission diplomatique qu'il fit auprès du roi de France Louis XIV et du pape Clément XI, et qui inaugure brillamment le genre des Voyages dans les lettres géorgiennes. Mais c'est la Vérité du Mensonge qui couronne sans conteste son œuvre littéraire. Ce recueil d'histoires, contes, paraboles, fables, sentences et devinettes, marque un des sommets de la prose géorgienne. Ci-contre, illustration tirée de la traduction française par G. Bouatchidzé, parue dans la Collection en 1984.

Journaliste et romancier, l'écrivain polonais Boleslav Prus (pseudonyme d'Aleksander Glowacki, 1847-1912) est l'auteur de chroniques, de romans et de nouvelles, marquées par un souci de réalisme social et la vivacité du trait. Une traduction française de Lalka (1890 ; « La poupée »), considérée comme son œuvre maîtresse, a paru en trois volumes dans la Collection. Ce roman, dont l'action se situe à Varsovie, donne une image vivante de toute la société polonaise de la seconde moitié du 19^e siècle. Sa grande richesse d'observation et son humour en font le plus beau roman de mœurs de la littérature polonaise de cette époque. Ci-contre, vue de la place de la Porte de fer, à Varsovie, par Bernardo Bellotto (1720-1780), connu sous le nom de Canaletto le Jeune (neveu et élève d'Antonio Canal, le Canaletto des Vues de Venise). D'une fidélité et d'une exactitude incomparables, ses peintures de la capitale polonaise furent précieuses pour reconstituer la ville après les destructions de la Seconde Guerre mondiale.



Photo © Tous droits réservés



Photo © Duckworth, Londres

Cette peinture du monastère de Manasija en Yougoslavie, représentant saint Nikita, illustre la couverture de Marko the Prince, Serbo-Croat Heroic Songs, une compilation de poèmes épiques serbes, dont un grand nombre, transmis oralement de génération en génération, ont été traduits en anglais pour la première fois et publiés dans la Collection en 1984. Ils appartiennent à une des traditions épiques les plus riches d'Europe. Combattant rusé et valeureux, à la force surhumaine, le prince Marko est un héros légendaire de cette poésie, directement inspiré d'un personnage historique qui vécut au 14^e siècle, le prince Kraljevitch Marko.



Photo Goursat © Rapho, Paris

Portrait d'Anton Pavlovitch Tchekhov (1860-1904), conteur, nouvelliste et dramaturge russe dont l'œuvre figure parmi les grands classiques de la littérature mondiale. Un recueil de ses Contes et pièces de théâtre a été traduit en persan et publié dans la Collection en 1962.



Photo © Musée littéraire Petöfi, Budapest

Portrait de Miklós Radnóti (1909-1944), poète lyrique hongrois. D'origine juive, il fut envoyé, pendant la Seconde Guerre mondiale, dans des camps de travail où il composa un grand nombre de ses poèmes. En automne 1944, le camp où il se trouvait en Yougoslavie fut évacué dans le sillage des troupes nazies en retraite. Radnóti fut dirigé à pied vers l'Autriche, à travers la Hongrie où, ne pouvant plus marcher, il fut abattu. Ses derniers poèmes furent trouvés sur lui après l'exhumation de sa dépouille. Dans une époque où « les poètes meurent » et « la raison se dissout », Radnóti recherche l'ordre et l'harmonie, comme en témoigne le classicisme prononcé de sa poésie. Un recueil de ses poèmes, Marche forcée suivi de Le mois des gémeaux, a été publié dans la Collection en français en 1975.

Le livre des héros, Légendes sur les Nartes est un vaste ensemble de récits épiques originaux, relatifs à des héros fabuleux, les Nartes. Ecrits en prose et en vers, ils constituent une des œuvres les plus célèbres de la tradition des Ossètes, ces derniers descendants des Scythes, qui furent refoulés par les grandes invasions dans les montagnes du Caucase. Le grandiose, le pathétique et le comique se mêlent dans ces légendes où s'exprime l'âme d'un très vieux peuple. La Collection présente en français et en italien une sélection de ces récits traduits de l'ossète. Ci-dessous, détail de la couverture de la version italienne, I libro degli Eroi, Leggende sui Narti.

► Ce qu'ils nous racontent reflète la sensibilité d'une Europe essentielle et profonde, porteuse de blessures longues à cicatriser. Plus de quarante ans se sont écoulés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Comment oublier le martyr des hommes de culture froidement assassinés par les nazis ? Parmi eux, le poète hongrois Miklós Radnóti⁸, tué après l'évacuation du camp où il était détenu, l'écrivain roumain Benjamin Fondane, surpris par l'occupation à Paris et déporté à Auschwitz, le pédagogue polonais Janusz Korczak⁹, gazé à Tréblinka avec les orphelins dont il avait la garde, sans mentionner tous les autres disparus dans ces terres gorgées de larmes et de sang. Une nouvelle génération d'écrivains s'affirme aujourd'hui dans l'Est européen. Courageux et lucides, ils nous restituent leur vision singulière d'une réalité complexe et mouvante, tout en nous apportant l'espoir d'un âge d'or où l'homme ne sera plus pour son semblable un vil carnassier. ■

EDGAR REICHMAN, d'origine roumaine, membre du Secrétariat de l'Unesco depuis 1965, est également collaborateur de la revue l'Arche et du quotidien Le Monde, où il rend compte notamment de la production littéraire dans les pays de l'Est européen. Il a publié deux romans, Le dénonciateur (1963) et Le rendez-vous de Kronstadt (1984).

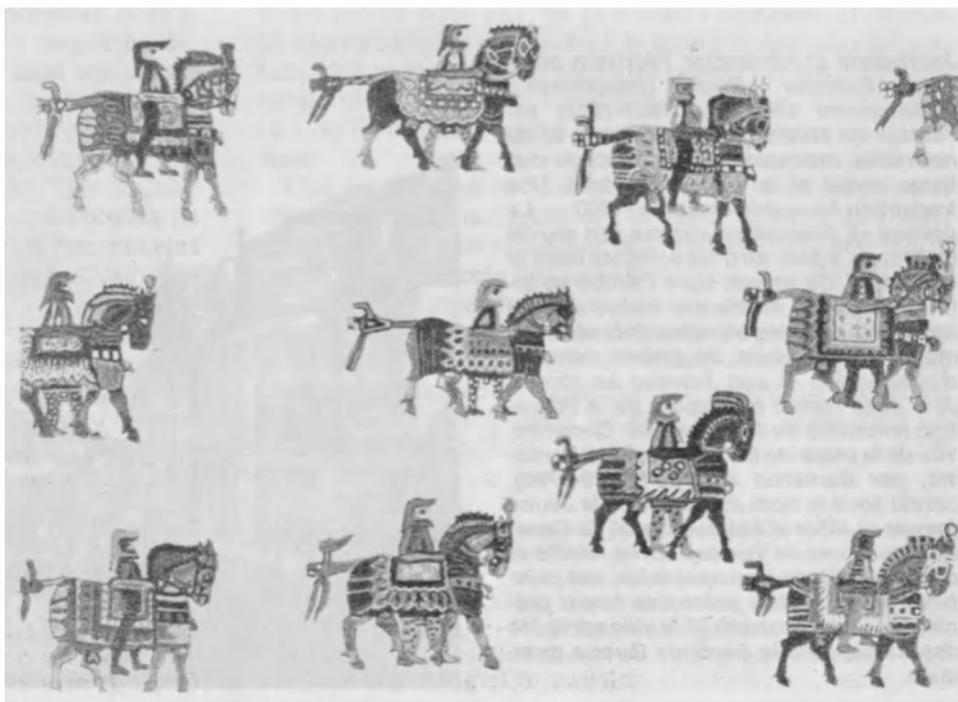


Photo © Adelphi Edizioni, Milan



Couverture de David de Sassoun, épopée médiévale arménienne, composée de poèmes populaires anonymes d'un vigoureux lyrisme, transmis par la tradition orale. Elle a été traduite en français dans la Collection en 1964.

David et le cheval de Mehèr

Jean-la-Grosse-Voix, tout joyeux, dit à son neveu :
 « David,
 Depuis le jour de la mort de ton père, et jusqu'aujourd'hui,
 J'ai enfermé le cheval de Mehèr dans une grande écurie
 Dont j'ai barricadé la porte; je lui donnais le fourrage et
 l'eau par la lucarne.
 Par crainte du Mélik du Missir, je n'osais pas
 Ouvrir la porte et faire sortir le cheval. »
 Jean-la-Grosse-Voix emmena David
 Et lui montra de loin la porte de l'écurie en disant :
 « David, le cheval de ton père est là-dedans;
 Si tu en es capable, va le tirer de là et sors-le. »
 David enfonça la porte et pénétra à l'intérieur.
 A peine eut-il vu les armes de Mehèr,
 Que le cheval les reconnut et en manifesta de la joie,
 En faisant des bonds et en hennissant.
 David s'approcha du cheval, lui prit la crinière,
 Lui caressa le front, lui caressa l'échine.
 Le cheval le flaira et se mit à pleurer.
 David sortit en tirant le cheval derrière lui.
 Quand ils furent hors de l'écurie, le cheval comprit que ce
 n'était pas Mehèr.
 Il donna un violent coup de pied sur le sol
 Et du feu jaillit de dessous son sabot.
 Par la grâce divine, il se mit à parler et dit à David :
 « Créature terrestre, tu es poussière et je te ferai redevenir
 poussière.
 Que veux-tu me faire ? »
 David lui répondit : « Je vais te monter ! »
 Le cheval lui dit : « Je t'élèverai si haut
 Que je te ferai toucher le soleil et te ferai brûler. »

David lui dit : « Je me glisserai sous ton ventre. »
 Le cheval dit : « Je t'emmènerai par monts et par vaux;
 Je te cognerai contre les arbres et contre les rochers et te
 broierai. »
 David lui répondit : « Je me retournerai et je monterai sur
 tes reins. »
 Le cheval lui dit alors : « Sacré phénomène !
 Soyons, toi mon maître et moi, ton cheval. »
 David dit au cheval :
 Tu n'avais plus de maître; c'est moi qui serai ton maître.
 Il n'y avait plus personne pour te panser; c'est moi qui te
 panserai.
 Il n'y avait plus personne pour te donner à manger; c'est moi
 qui te nourrirai. »
 Après quoi il se tourna vers Jean et lui dit : « Oncle,
 Je veux que tu me donnes la Selle Nacrée. »
 Jean apporta la selle, tout en pensant en lui-même :
 « Quand Mehèr mettait cette selle sur le dos du cheval,
 Au moment où il serrait les courroies,
 Il soulevait de terre les deux jambes de devant du cheval. »
 Il continua de penser : « Si David soulève les jambes du
 cheval,
 Qu'il aille se battre.
 S'il ne les soulève pas, c'est qu'il ne peut pas y aller. »
 David plaça la selle sur l'échine du cheval,
 Et quand il serra les sangles,
 Il souleva de terre les quatre pieds du cheval à la fois. ■

Extrait de David de Sassoun, épopée arménienne en vers. Traduction, introduction et notes de Frédéric Feydit; préface de Joseph Orbéli. Paris, Gallimard, 1964.

La parole aux éditeurs

« Les éditions Allen & Unwin ont entretenu de longues et fructueuses relations avec l'Unesco en matière de publications. Tout commença lorsque Sir Julian Huxley, le premier directeur général de l'Unesco — qui s'enorgueillissait d'avoir été à l'origine de l'introduction de la lettre S dans Unesco — nous fit part d'un projet audacieux de publication d'une *Histoire de l'Humanité* en plusieurs volumes qui romprait avec la tradition ancienne consistant à considérer l'histoire du monde d'un point de vue purement national. Nous fûmes heureux d'avoir été pressentis pour l'édition de la version anglaise, bien que nous n'imaginions pas alors qu'il faudrait plus de vingt ans pour l'achever. Entretemps, surtout dans les années 60 et 70, la Collection Unesco d'œuvres représentatives prenait de l'ampleur. Il s'agissait là d'un autre projet d'envergure mondiale qui avait pour objet d'aider à mieux faire connaître les chefs-d'œuvre écrits dans des langues de faible diffusion à un public anglophone plus vaste. De nombreux éditeurs s'associèrent à cette action continue que l'Unesco soutenait et encourageait. Nous avons ainsi publié plus d'une tren-



Dessin © Unesco, 1972

taine de titres, pour la plupart des ouvrages de grande qualité qui, sans l'aide de la Collection Unesco, n'auraient probablement jamais pu figurer sur notre catalogue. Sans vouloir établir des distinctions qui ne pourraient être qu'arbitraires, j'avoue néanmoins un penchant particulier pour *The Gift of a Cow* de Premchand, pour *More Tales from the Masnavi*, merveilleusement traduit du persan par A.J. Arberry, pour le grand classique arménien *Daredevils of Sassoon* (David de Sassoun), ainsi que pour l'élégante anthologie de poésie bengalie traduite par Deben Bhattacharya sous le titre *The Mirror of the Sky*.

Aujourd'hui, notre série continue, bien qu'à un niveau plus modeste, de bien servir la communauté internationale. Nos plus récentes contributions au trésor de l'Unesco ont été la première traduction jamais réalisée du vieux classique catalan, *Curial and Guelfa* et une nouvelle traduction de la mordante satire d'un auteur tchèque plus proche de nous, Carel Kapek : *War with the Newts*. »

Rayner Unwin
Londres

Descendant de Tamerlan et de Gengis-Khan, le Sultan Zahiruddin Muhammad Babur, parti d'Asie centrale, conquiert l'Inde du Nord et y fonda, au 16^e siècle, l'Empire moghol. Ce redoutable chef de guerre était aussi un fin lettré. Il laissa des « Mémoires » écrits en tchaghatay (« turc oriental ») qui constituent un document historique et littéraire exceptionnel. Le livre de Babur a été publié dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives en 1980. Ci-dessous, miniature du 15^e siècle représentant un guerrier moghol et son cheval, tirée de l'Album du conquérant conservé au musée Topkapi à Istanbul.

Un recueil de contes khmers tiré d'une anthologie en langue khmère publiée en 1959 par l'Institut Bouddhique de Phnom-Penh, aujourd'hui capitale du Kampuchéa démocratique, a paru en anglais dans la Collection en 1972 sous le titre *Mr Basket Knife and Other Khmer Folktales*. Cet ouvrage a été illustré par un jeune artiste khmer, Sisowath Kulachad, dont l'un des dessins est reproduit ci-dessus.

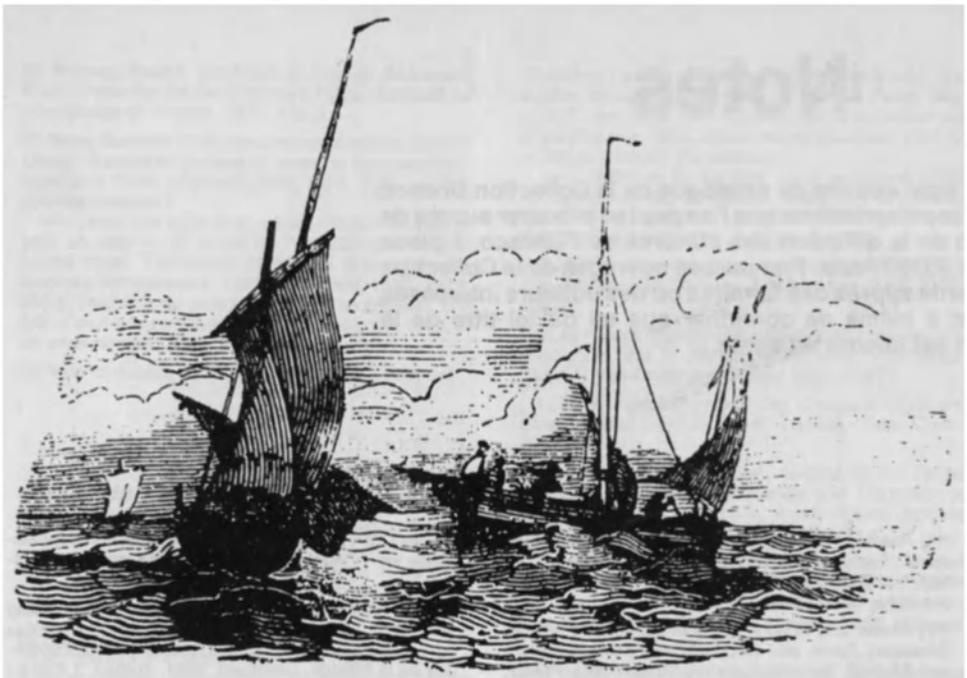
Ce Vietnamien âgé, ci-dessous, qui trace des caractères chinois, photographié à Saigon (aujourd'hui Ho Chi Minh-Ville) en 1963, pourrait symboliser l'histoire de la tradition poétique au Viet Nam, dont offre un aperçu l'Anthologie de la poésie vietnamienne (Le chant vietnamien — Dix siècles de poésie), parue en français dans la Collection en 1981. Le Han, ou chinois classique, autrefois langue de culture au Viet Nam, donna longtemps à la poésie savante sa rigueur formelle. Mais vers la fin du 18^e siècle, celle-ci se fonda avec la très ancienne poésie populaire en une synthèse parfaite dont on peut dire qu'elle marqua la naissance du vietnamien moderne.



Photo Roland et Sabrina Michaud © Rapho, Paris

Photo Unesco/Cart

Photo © Tous droits réservés



Le vent du Nord-Est, publié dans la collection en 1982, est le premier roman malais contemporain à paraître en français. Il témoigne superbement d'une littérature vivante et populaire en relatant la lutte quotidienne de Saleh, un pêcheur de la côte est de la péninsule malaise, où s'abat périodiquement avec violence la mousson du Nord-Est. L'illustration de couverture, qui représente des bateaux de pêche sur une mer houleuse, évoque celui qui emportera Saleh vers son destin.

« La Collection Unesco d'œuvres représentatives, dont nous avons assuré plusieurs publications, nous paraît d'une importance fondamentale pour la connaissance de domaines littéraires injustement ignorés et négligés.

La seule loi du marché ne rend pas compte de certains aspects culturels, souvent primordiaux, mais qui ne répondent pas aux sollicitations des modes ou de l'actualité.

Il existe, dans le domaine culturel, des forts et des faibles, des puissants et des obscurs. La Collection Unesco a pour mérite premier de ne pas s'en tenir à ces considérations qui relèvent de l'idéologie et du commerce, mais de s'attacher, au contraire, à établir une certaine justice dans l'appréciation des œuvres du passé qui appartiennent à notre patrimoine. Il en résulte un enrichissement réel de notre savoir et de notre ouverture au monde. Nous ne pouvons donc qu'approuver la création et l'enrichissement de cette Collection, et dans la mesure de nos moyens, venir lui apporter, en toutes convictions intimes, notre concours pour sa réalisation... »

Editions L'Age d'Homme
Lausanne

Dessin de Georgina Beier, illustrant le recueil de poésie papouane-néo-guinéenne publié en anglais, sous le titre Words of Paradise, dans la Série océanienne de la Collection Unesco d'œuvres représentatives en 1972.

« Une région et une organisation internationale. Le patrimoine littéraire et mondial. Ces deux principes sont à la base d'une activité éditoriale décentralisée qui, en quelques années, nous a permis de constituer un catalogue dans seize domaines linguistiques différents avec près de deux cents titres, dont quatre ont été proposés ou aidés par l'Unesco : *Le vent du nord-est* (Malaisie); *Le temps et l'eau* (Islande); *Le grand appareillage* (Grèce) et *Lillelord* (Norvège). Et s'agissant de quatre chefs-d'œuvre, cela n'est nullement négligeable. Nous sommes fiers de ces quatre-là. Nous ne sommes pas moins fiers des autres, de ceux qui auraient pu, qui peut-être auraient dû, prendre place dans la Collection Unesco d'œuvres représentatives. Dès lors, nous appelons de tous nos vœux une extension de cette collection ... »

Les Editions Actes Sud
Arles

« L'Islande avec Halldor Laxness, l'inoubliable; et maintenant le Danemark, avec la comtesse Léonore Christine : deux domaines quasi inconnus de la littérature mondiale que l'Unesco nous a permis de découvrir chez Aubier. Les *Souvenirs de misère* que nous publions aujourd'hui, dessine le portrait d'une femme étonnante : une fille de roi qui, au 17^e siècle, commença par faire l'histoire avant d'en devenir le témoin et de conter — avec quelle plume — ses vingt années de captivité dans la sinistre Tour bleue du Château de Copenhague. Il n'est pas inutile non plus de rappeler que jamais ces textes n'auraient vu le jour sans la passion, la patience, le talent de quelques traducteurs exceptionnels, que nous sommes heureux de remercier ici.

Deux exemples, parmi tant d'autres qui illustrent le caractère indispensable de la Collection Unesco d'œuvres représentatives, la seule, peut-être, à établir un véritable lien entre les différentes sensibilités culturelles... »

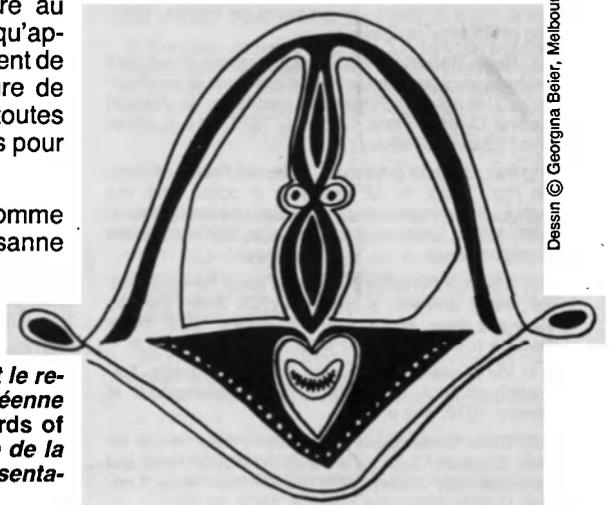
Les Editions Aubier
Paris



« Après avoir salué de la tête le Buddha, ainsi que la Lol et la noble Assemblée, je vais maintenant exposer ce récit abrégé des Trois Mondes. »

Ainsi débute la Gatha d'hommage du premier traité systématique sur la cosmogonie bouddhique, Les trois mondes, un ouvrage composé au 14^e siècle. Traduit du thaï en français, il a été publié dans la Collection en 1973. Ci-dessus, tête de bouddha au palais royal de Bangkok.

Nous regrettons de n'avoir pu donner la parole qu'à un nombre limité des coéditeurs de la Collection.



Dessin © Georgina Beier, Melbourne

Notes

Ces titres sont extraits du catalogue de la Collection Unesco d'œuvres représentatives que l'on peut se procurer auprès de la Section de la diffusion des cultures de l'Unesco, 7 place Fontenoy, 75700 Paris, France. Les ouvrages de la Collection sont en vente auprès des libraires ou des éditeurs intéressés qui seront à même de confirmer que tel ou tel titre de la Collection est encore en vente.

Notes de l'article d'Edouard J. Maunick, page 5.

(1) *Upanichaden* (sanskrit). Traduction de Paul Thieme. Stuttgart, Reclam Jun., 1965. 99 p. (Asiatische Reihe, Universal Bibliothek, 8723.) Il en existe dans la Collection une traduction en anglais, ainsi qu'en français : *Upanishads du yoga* (sanskrit). Traduction et notes de Jean Varenne. Paris, Gallimard, 1971. 175 p. Gallimard (Collection Idées), 1974. 214 p. (Poèmes philosophiques.)

(2) *Kawabata, Yasunari. Negeri salju (Yukiguni)*. Traduit en indonésien par Anas Ma'ruf d'après la version anglaise de Edward Seidensticker parue dans la Collection. Yogyakarta, Pustaka Jaya, 1972. 147 p. (Roman.) Outre des traductions en anglais et en italien de cette œuvre dans la Collection, il en existe une en français : *Pays de neige (Yukiguni)*. Traduction de Bunkichi Fujimori et Arnel Guerne. Paris, Albin Michel, 1960, 1968. 253 p., illus.

(3) *Falz, Ahmed Faiz. Két szerelem* (ourdou). Traduit par Garai Gábor d'après la version anglaise de V.G. Kierman parue dans la Collection. Budapest, Európa Könyvkiadó, 1979. 76 p. (Poèmes.) Cette œuvre est également traduite dans la Collection de l'ourdou en français, sous le titre : *Poèmes*. Traduction et introduction de Laiq Babree. Paris, Seghers, 1979. 119 p.

(4) *Aristote. Constitution d'Athènes (Dustur Al-Athiniyyin)*. Traduction en arabe et notes du Père Augustin Barbara. Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre, 1967. 189 p. (Traité.)

(5) *Six Poets of Modern Greece*. C. P. Cavafy, Anghelos Sikelianos, George Seferis, D. I. Antoniou, Odysseus Elytis, Nikos Gatsos. Trans. by Edmund Keekey and Philip Sherrard. London, Thames & Hudson, 1960. 192 p.; New York, Knopf, 1961. 192 p.

(6) Voir *supra*, note (2).

(7) *Alexandre, Vicente*. (Espagne). *Poesie totale*. Traduction et présentation de Roger Noël-Mayer. Paris, Gallimard, 1977. 252 p.

(8) *Anthologie de la poésie chinoise classique*. Introduction de Paul Demiéville; choix de A. d'Hormon; traduction par une équipe de traducteurs sous la direction de Paul Demiéville. Paris, Gallimard, 1962, 1978; Gallimard (Collection Poésie), 1982. 571 p.

(9) *Anthologie de la poésie persane, 11^e-20^e siècles*. Choix, introduction et notes de S. Safa; traduction de G. Lazard, R. Lescot et H. Massé. Paris, Gallimard, 1964. 422 p.

(10) *La femme, le héros et le vilain (Khun Chang, Khun Phèn)* (Thaïlande). Traduction de J. Kameng Sibunrang. Paris, Presses universitaires de France, 1960. 160 p. (Poème populaire.)

(11) *Sosa, Roberto* (Honduras). *Un monde divisé pour tous suivi de Les pauvres (Un mundo para todos dividido — Los pobres)*; Préface et traduction de Joaquín Medina Oviedo. Paris, Seghers, 1977. 111 p. (Poèmes.) [Edition bilingue.]

(12) *Paz, Octavio* (Mexique). *Selected Poems of Octavio Paz*. Trans. by M. Rukeyser in collab. with the author. Bloomington (Ind.), Indiana University Press, 1963. 171 p.; London, Jonathan Cape, 1970 (under title *Configurations*).

(13) *Words of Paradise (Poetry of Papua New Guinea)*. Ed., trans. and with a preface by Ulli Beier; illus. by Georgina Beier. Melbourne, Sun Books, 1972; Santa Barbara (Calif.), Unicorn Press, 1972, 1973. 107 p.

(14) *Vie et chants de 'Brug-pa Kun-legs le yogin*. Traduction de R. A. Stein. Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1972. 442 p.

(15) *Three Contemporary Japanese Poets: Anzai Hitoshi, Shiraiishi Kazuko, Tanikawa Shuntaro*. Trans. and introduction by Graeme Wilson and Atsumi Ikuko. London, London Magazine Editions, 1972. 80 p;

(16) *Poèmes mystiques bengalis (Chants bâuls) (Hárámani)*. Traduction, introduction et commentaires de Mahmud Shah Qureshi. Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1977. 261 p.

(17) *Flower and Song (Poems of the Aztec Peoples)* (Mexique). Trans. and introduction by Edward Kissam and Michael Schmidt. London, Anvil Press Poetry, 1977. 143 p.

(18) *Mileva, Leda* (Bulgarie). *Le bel épouvantail*. Traduction de Jordanka Bossolova. Paris, Editions Saint-Germain-des-Prés, 1979. 60 p. (Poésie pour enfants.)

(19) *Lahtela, Markku* (Finlande). *Je t'aime, vent noir (Rakastan sinua, musta tuuli)*. Avant-propos de Mirja Bolgar; traduction de Lucie Albertini, Eugène Guillevic et Pertti Laakso. Paris, Obsidiane, 1982. 88 p., illus. (Poèmes.) [Edition bilingue.]

(20) *Anthologie de la poésie nordique ancienne (Des origines à la fin du moyen âge)*. Traduction et préface de Renauld-Krantz. Paris, Gallimard, 1964. 276 p.

(21) *Dante Alighieri* (Italie). *Vita nova*. Introduction, traduction, notes et appendices d'André Pézard. Paris, Nagel, 1953. 253 p. (Œuvre poétique.)

(22) *Camões, Luis de* (Portugal). *Les Lusitades (Os Lusitadas)*. Traduction de Roger Bismut. Paris, Société d'édition Les Belles Lettres (réédition), 1980. 391 p. (Epopée.)

(23) *La poésie arabe*. Choix et préface de René Khawam. Paris, Seghers, 1960. 282 p., illus.

(24) *Anthologie de la poésie coréenne*. Choix et traduction de Peter Hyun et Hisik Mine. Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1972. 200 p.

— *Poems from Korea*. Selected and trans. by Peter H. Lee. New York, John Day, 1964. 196 pp.; London, Allen & Unwin, 1973; Honolulu, University Press of Hawaii, 1974.

(25) *Un demi-siècle de poésie*; anthologie de la création poétique entre les années 1900-1950. Dilbeek, Belgique, La maison du poète, tome III, 1956, choix d'œuvres de 63 poètes de 34 pays différents, 346 p.; tome IV, 1959, 72 poètes de 42 pays, 380 p.; tome V, 1961, 75 poètes de 40 pays, 380 p.; tome VI, 1963, 90 poètes de 45 pays, 395 p.

Notes de l'article d'Etienne, page 9.

(1) *Les contes du perroquet (Sukasaptati)* (sanskrit). Traduction et introduction d'Amina Okada. Paris, Gallimard, 1984. 194 p.

(2) *Chatterji, Seratchandra. Shrikanto* (bengali). Traduction d'Anne-Marie Moulènes et Nandadudal Dé; introduction de Jean Tipy. Paris, Gallimard, 1985. 179 p.

(3) *Lie-tseu. Le vrai classique du vide parfait (Tchoung hui-tchen king)*. Traduction de Benedykt Grynpas. Paris, Gallimard, 1961. 226 p.; Gallimard (Collection Idées), 1976. 282 p. (Traduction française et préface rééditées dans *Philosophes taoïstes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1980.) [Récits philosophiques.] Est publié aussi en anglais dans la Collection : *Lieh-tzu. The Book of Lieh-tzu* (1970).

(4) *Chen Fou. Récits d'une vie fugitive (Mémoires d'un lettré pauvre) (Fou-cheng lieou-ki)*. Traduction de Jacques Reclus; préface de Paul Demiéville. Paris, Gallimard, 1967. 189 p.

(5) *Lieou Ngo. Pérégrinations d'un clochard (Lao Ts'an Yeou Ki)*. Traduction de Cheng Tchong; préface d'Etienne; avant-propos de Jacques Reclus. Paris, Gallimard, 1984 (Collection Folio) [Réédition de *L'odyssée*

de Lao Ts'an, parue en 1964 dans la collection Connaissance de l'Orient, Gallimard. Roman autobiographique.]

(6) *Cao Xueqin. Le rêve dans le pavillon rouge (Hong lou meng)*. Traduction, introduction, notes et variantes par Li Tche-houa et Jacqueline Alézaïs. Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1981. Tome I, 1 638 p.; tome II, 1 640 p. (Roman.)

(7) *Les hymnes spéculatifs du Véda* (sanskrit). Traduction et notes de Louis Renou. Paris, Gallimard-Unesco, 1956, 1979. 276 p. Réédition dans la collection de grande diffusion Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1985. (Poèmes védiques.) Est publié aussi en anglais, dans la série « *Sacred Books of the East* » (Inde) sous le patronage de l'Unesco : *Vedic Hymns* (1967-68).

(8) *Zeami. La tradition secrète du Nô* (suivi de *Une journée de Nô*). Traduction et commentaires de René Sieffert. Paris, Gallimard, 1960, 1979. 238 p. Réédition dans la collection de grande diffusion Connaissance de l'Orient, Gallimard-Unesco, 1985. Traduit aussi dans la Collection en italien : *Il segreto del teatro No* (1966), et en danois : *Den Hemmelige Tradition I Nô* (1971).

(9) *Sei Shônagon. Notes de chevet (Makura no soshi)*. Traduction et commentaires d'André Beaujard. Paris, Gallimard, 1966, 1979. 326 p. Réédition dans la collection de grande diffusion Connaissance de l'Orient, Gallimard-Unesco, 1985. (Essai.) Traduit aussi dans la Collection en anglais : *The Pillow Book* (1967).

(10) *Contes du vampire (Vetala-pancavimsatika)* (sanskrit). Traduction et notes de Louis Renou. Paris, Gallimard, 1963, 1979. 232 p. Réédition dans la collection de grande diffusion Connaissance de l'Orient, Gallimard-Unesco, 1985. (Recueil narratif.)

(11) *Banerji, Bibhouti Bhusan. La complainte du sentier (Patherpanchali)* (bengali). Traduction de France Bhattacharya. Paris, Gallimard, 1969. 246 p. Réédition dans la collection de grande diffusion Connaissance de l'Orient, Gallimard-Unesco, 1985. (Roman.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : *Pather Panchali. Song of the Road*, œuvre intégrale (1968).

Notes de l'article de René de Ceccatty, page 12.

(1) *Le dit du Genji (Genji monogatari)*. Traduction de René Sieffert. Paris, Publications orientales de France, 1977, 1978. Première partie : tomes I et II, 877 p. (Roman du 11^e siècle.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : *The Tale of Genji* (dernière édition, 1980).

(2) *Natsume, Soseki. Je suis un chat (Wagahai wa neko de aru)*. Présentation et traduction de Jean Cholley. Paris, Gallimard, 1978. 446 p. (Roman.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : *I am a Cat : a Novel* (1971).

— *Le pauvre cœur des hommes (Kokoro)*. Traduction de Horiguchi Daigaku et Georges Bonneau. Paris, Gallimard, 1957, 1979. 308 p. (Roman.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : *Kokoro* (dernière édition, 1971).

(3) *Nagai, Kafû. La Sumida (Sumidagawa)*. Traduction de Pierre Faure. Paris, Gallimard, 1975. 160 p., illus. (Roman.) Traduit aussi en anglais dans la Collection in *Kafu the Scribbler : The Life and Writings of Nagai Kafu (1879-1959)* (1968).

(4) *Tanizaki, Junichirô. Eloge de l'ombre (In'ei raisan)*. Traduction de René Sieffert. Paris, Publications orientales de France, 1977. 114 p. (Réflexions sur la conception japonaise du beau.)

(5) *Abé, Kôbô*. Trois œuvres de cet écrivain sont traduites en anglais dans la Collection : *Inter Ice Age 4*, 1971; *The Man who Turned into a Stick*, 1977, et *The Woman in the Dunes*, 1980 (dernière édition).

- (6) **Matsuo, Bashô.** *Journaux de voyage (Mozaraski Kikô)*. Traduction de René Sieffert. Paris, Publications orientalistes de France, 1976. 122 p.
- (7) **Ihara, Salkaku.** *Cinq amoureuses (Koshoku Gonnin Onna)*. Traduction, préface et notes de Georges Bonmarchand. Paris, Gallimard, 1959, 1979. XVIII + 287 p. (Contes réalistes.)
— *Vie d'une amie de la volupté (Roman de mœurs paru en 1686 — 3^e année de l'ère Jôkyô) (Kôshoku ichidai onna)*. Traduction, préface et annotations de Georges Bonmarchand. Paris, Gallimard, 1975, 1979. 250 p. Traduit aussi dans la Collection en anglais : *The Life of an Amorous Woman and Other Writings*, 1969, et en serbo-croate : *Zene ljubavi*, 1978.

(8) Voir, ci-dessus, la note (8) de l'article d'Etiennele.

Notes de l'article de Sophie Bessis, page 15.

- (1) *Textes sacrés d'Afrique noire*. Choix et introduction de Germaine Dieterlen; préface d'Amadou Hampaté Ba. Paris, Gallimard, 1965. 277 p.
- (2) **Kunene, Mazisi.** *Anthem of the Decades (A Zulu Epic) (iNkhokomo yeMinyaka)*. Trans. by the author. London, Nairobi and Johannesburg, Heinemann, 1981. 312 p.
— *Emperor Shaka the Great (A Zulu Epic)*. Trans. by the author. London, Ibadan, Nairobi, Lusaka and Johannesburg, Heinemann, 1979. 438 p.
- (3) *Poems from Black Africa*. Ed. by Langston Hughes. Bloomington and London, Indiana University Press, 1963, 8th impr., 1970. 160 p. illus.
Poetic Heritage — Igbo Traditional Verse. Trans. with an introduction by Romanus N. Egedu and Donatos I. Nwoga. Enugu (Nigeria), Nwankwo-Ifejika & Co, Ltd, 1971. 137 p.
Selection of African Prose. Selection and introduction by W.H. Whiteley; préface by Chinua Achebe; trans. by a team of translators. Oxford, Clarendon Press, 1964. Vol. I *Traditional Oral Texts*, 199 p.; Vol. II, *Written Prose*, 185 p.

Notes de l'article de Abdellatif Laâbi, page 17.

- (1) **Ibn Battûta** (Maroc). *Voyages d'Ibn Battûta*. Traduction de C. Defremery et B.R. Sanguinetti; réimpression de l'édition de 1854 augmentée d'une préface de Vincent Monteil, Paris, Editions Anthropos, 1979. Tome I, 463 p.; tome II, 439 p.; tome III, 498 p.; tome IV, 580 p. (Relation de voyage.) [Edition bilingue]
- (2) **Ibn Hauqal.** *Configuration de la terre (Kitab surat al-ard)*. Introduction et traduction de J.H. Kramers et Gaston Wiet. Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre; Paris, Maisonneuve et Larose, 1964, 2 vol. (Relation de voyage.)
- (3) **Ibn Khaldûn.** *Discours sur l'histoire universelle (Al-Muqaddima)*. Traduction, introduction et notes de Vincent Monteil, Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre. 3 vol.; tome I, 1967, 476 p.; tome II, 1968, 928 p.; tome III, 1968, 1 426 p. Paris, Sindbad, 1978. (Philosophie de l'histoire.)
- (4) **Al-Farabi.** *Idées des habitants de la cité vertueuse (Kitab ara' ahl al-madinat al-fadilat)*. Traduction, introduction et notes par Youssef Karam, J. Chlala et A. Jausen. Beyrouth, Commission libanaise pour la traduction des chefs-d'œuvre, 1980. 286 p. (Traité philosophique.) [Edition bilingue]
- (5) **Averroës (Ibn Rushd).** *On the Harmony of Religion and Philosophy* (London, Luzac, 1961), *The Incoherence of the Incoherence* (London, Luzac, 1978) et *Three Short Commentaries on Aristotle's "Topics", "Rhetoric" and "Poetics"* (Albany, State University of New York, 1977).
- (6) **Avicenne (Ibn Sina).** *Livre des directives et remarques (Kitab al-issarat wa l-tanbihat)*. Traduction, introduction et notes de A.-M. Goichon, Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre; Paris, Vrin, 1951. 553 p. (Traité philosophique.)
- (7) **Al-Ghazali.** *Erreur et délivrance (Al-munqid min adal)*. Traduction, introduction et notes de Farid Jabre, Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre, 1959. 122 p., 55 p. (Autobiographie mystique d'un Soufi.) [Edition bilingue].
— *O Jeune homme (Ayyuha l-walad)*. Traduction de Toufic Sabbagh. Beyrouth, Imprimerie catholique; Paris, Maisonneuve et Larose, 1951. XXVI + 65 p. (Conseils d'un mystique Soufi.) [Edition bilingue.] Traduit aussi en anglais et en espagnol dans la Collection : *O Disciple I — O Hijo I*, 1951.

- (8) **Gahiz.** *Le livre des avarés (Kitab al-bukhala)*. Traduction, introduction et notes de Charles Pellat. Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre; Paris, Maisonneuve et Larose, 1951. IX + 366 p. (Recueil d'anecdotes.)
— (Attribué à). *Le livre de la couronne (Kitab At-Tag) (Fi Akhlaq Al-Muluk)*. Traduction de Charles Pellat. Paris, Les Belles Lettres, 1954. 221 p. (Manuel didactique sur l'étiquette et la vie de cour.)

(9) **Al-Hariri.** *Die Verwandlungen des Abu Seid von Serug (Maqamat)*. Stuttgart, Reclam Jun., 1966. 222 p. (Traité.)

(10) **Al-Hakim, Tawfiq** (Egypte). *Plays, Prefaces and Postscripts*, Vol. I : *Theatre of the Mind*, Washington (D.C.), Three Continents Press, 1981. 304 p.

(11) **Idris, Yusuf** (Egypte). *The Cheapest Night and Other Stories (Arkhas layali)*, London, Peter Owen, 1978. 196 p.

(12) **Husseln, Taha** (Egypte). *Au-delà du Nil*. Textes choisis et présentés par Jacques Berque. Traduction de Michel Hayek, Anouar Louca, André Miquel, Jacques Berque et al. Paris, Gallimard, 1977. 283 p.

(13) **Adonis (Ali Ahmad Saïd Esber)** (Liban). *Le livre de la migration (Kitab al-tahawoulat wal hijrat fi aqalim an-nahar wal-lail)*. Traduction de Martine Faideau; préface de Salah Stétié. Paris, Luneau Ascot Editeurs, 1982. 277 p. (Poèmes.)

(14) **As-Sayyâb, Badr Châker** (Iraq). *Le golfe et le fleuve*. Traduction et présentation d'André Miquel. Paris, Sindbad, 1977. 94 p. (Choix de poèmes.)

(15) **Darwish, Mahmoud.** *Rien qu'une autre année (Anthologie poétique, 1966-1982)*. Traduction de Abdellatif Laâbi. Paris, Les Editions de minuit, 1983. 237 p.

Notes de l'article de Jorge Enrique Adoum, page 23.

- (1) **Inca Garcilaso de la Vega** (Pérou). *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas (Comentarios reales)*. Traduction et notes de René L.F. Durand; introduction de Marcel Bataillon. Paris, François Maspéro, 1982. 3 tomes : tome I, 333 p.; tome II, 280 p.; tome III, 332 p. (Chronique historique.)
- (2) **Concolorcorvo [Alonso Carrillo de la Vandra]** (Pérou). *Itinéraire de Buenos Aires à Lima (Lazarillo de ciegos caminantes)*. Traduction d'Yvette Billod; introduction de Marcel Bataillon. Paris, Institut des hautes études de l'Amérique latine, 1962. 294 p. (Relation de voyage.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : *El Lazarillo : A Guide for inexperienced Travellers between Buenos Aires and Lima, 1773, 1965*.
- (3) **Bolívar, Simón** (Venezuela). *Pages choisies (Choix de lettres, discours et proclamations)*. Traduction de Charles V. Aubrun; introduction de A. Usler-Pietri; préface de C. Parra-Pérez. Paris, Institut des hautes études de l'Amérique latine, 1966. 239 p., carte.
- (4) **Isaacs, Jorge** (Colombie). *María*. Traduction de Mathilde Pomès; préface d'Edmond Vandercammen. Paris, Plon, 1959. 263 p. (Roman.)
- (5) **Machado de Assis, Joaquim Maria** (Brésil). *Quincas Borba*. Traduction d'Alain de Acevedo; introduction de Roger Bastide. Paris, Nagel, 1955. 270 p. (Roman.) Traduit en anglais dans la Collection : *Yayá Garcia, 1976*.
- (6) **Quiroga, Horacio** (Uruguay). *Contes d'amour, de folie et de mort (Cuentos de amor, de locura y de muerte)*. Traduction de Frédéric Chambert; postface de Victor Fuenmayor. Paris, Editions A.-M. Métailié/Unesco, 1984. 193 p.

(7) **Martí, José** (Cuba). *Pages choisies*. Préface de Max Daireaux; traduction de Max Daireaux, José Carner et Emile Noullet, Paris, Nagel, 1953. 399 p.

(8) **Rodó, José Enrique** (Uruguay). *Motifs de Protée (Motivos de Proteo)*. Traduction de Victor Crastre; préface de Claude Couffon. Paris, Institut des hautes études de l'Amérique latine, 1966. 303 p. (Essai.)

(9) **Sarmiento, Domingo F.** (Argentine). *Facundo*. Présentation de E. Susana Speratti Piñero; traduction de Marcel Bataillon. Paris, La Table Ronde, 1964. VIII + 261 p. (Récit.) Traduit aussi en anglais dans la Collection : *Travels. A Selection (Viajes en Europa, Africa y América)*, 1963.

(10) **Argüedas, Alcides** (Bolivie). *Race de Bronze (Raza de Bronce)*. Préface d'André Maurois; traduction révisée par Marcelle Auclair, Victor Crastre et Cielia Argüedas de Pérez-Luna. Paris, Plon, 1960. XII + 298 p. (Roman.)

(11) **Ramos, Grazianno** (Brésil). *Childhood (Infância)*. London, Peter Owen, 1979. 174 p. (Roman.)

(12) **Andrade, Mario de** (Brésil). *Macounaima (ou le héros sans aucun caractère) [Macunaima (O heroi sem nenhum caracter)]*. Traduction de Jacques Thiérot; préface de Haroldo de Campos. Paris, Flammarion, 1979. 249 p. (Roman.)

(13) **Guimarães Rosa, João** (Brésil). *Premières histoires (Primeiras histórias)*. Traduction d'Inês Osekí Depre. Paris, Editions A.-M. Métailié, 1982. 205 p. (Nouvelles.)

(14) **Dario, Rubén** (Nicaragua). *Rubén Dario*. Présentation, choix et traduction de René L.F. Durand. Paris, Seghers, 1966. 191 p. (Poèmes.)

Notes de l'article de Edgar Reichman, page 27.

(1) **Petőfi, Sándor** (Hongrie). *Poèmes*. Choix et présentation de Jean Rousselot; traduction de G. Kassai et F. Kaczander. Budapest, Editions Corvina, 1971. 172 p.

(2) **Eminescu, Mihail** (Roumanie). *The Last Romantic : Mihail Eminescu*. trans. by R. MacGregor-Hastie. Iowa city, University of Iowa Press, 1972. 129 p. (poésie.)

(3) **Chevtchenko, Tarass** (RSS d'Ukraine). *Choix de poèmes*. Préface, choix et traduction de Guillevic; introduction d'Alexandre Deitch et Maxime Rylski. Paris, Editions Seghers, 1964. 180 p.

— *Le peintre*. Récit suivi de *Fragments de journal*. Traduit du russe par Guillevic et Jacqueline Lafond. Paris, Gallimard, 1964. 195 p.

(4) **Aleichem, Cholem**. *Tévié le laitier (Tewje der milchiger)*. Traduit du yiddish par Edmond Fleg. Paris, Albin Michel, 1962. Réédité en 1972 sous le titre *Un violon sur le toit*. 186 p. (Roman.)

(5) **Andriitch, Ivo** (Yougoslavie). *L'éléphant du vizir (Récits de Bosnie et d'ailleurs)*. Traduit du serbo-croate par Janine Matillon; préface de Predrag Matvejevitich. Paris, Publications orientalistes de France, 1977. 182 p.

(6) **Ady, Endre** (Hongrie). *Choix de poèmes*. Présentation de György Ródnay; choix de poèmes établi par Guillevic et László Gara; traduction par une équipe de traducteurs. Paris, Seghers, 1967. 192 p.

(7) *Anthologie de nouvelles bulgares*. Choix et traduction par les soins de la Commission nationale bulgare pour l'Unesco; préface d'Ilia Volène. Paris, Les Editeurs français réunis, 1972. 330 p.

Nouvelles hongroises. Anthologie des XIX^e et XX^e siècles. Présentation d'Aurélien Sauvageot; préface d'Andreas Diószegi; traduction sous les auspices de la Commission nationale hongroise pour l'Unesco. Paris, Editions Seghers, 1961. 383 p.

Nouvelles Roumaines. Anthologie des prosateurs roumains. Avant-propos de Jean Boutière; préface de Tudor Vianu; choix et traduction sous les auspices de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco. Paris, Editions Seghers, 1962. 374 p.

Nouvelles slovènes (Yougoslavie). Préface de Mitja Mejak; notices biographiques de Zlata Cognard; traduction par un groupe de traducteurs. Paris, Editions Seghers, 1969. 326 p.

Nouvelles tchèques et slovaques. Textes choisis par les soins de la Commission nationale tchécoslovaque pour l'Unesco; préface d'Adolf Hoffmeister; traduction de François Kérel. Paris, Editions Seghers, 1965. 352 p.
Anthology of Contemporary Romanian Poetry. London, Peter Owen; Chester Springs (Pa.), Dufour, 1969. 166 p.

44 Hungarian Short Stories (By 44 hungarian authors). Budapest, Corvina Kiadó, 1979. 733 p.

Marko the Prince (Serbo Croat Heroic Songs). London, Duckworth, 1984. 173 p.

Antologia de la poesia húngara (Desde el siglo XIII hasta nuestros días). Budapest, Corvina Kiadó, 1981. 346 p.

(8) **Radnóti, Miklós** (Hongrie). *Marche forcée (Eröltett menet)*. Poèmes suivis de *Le mois des gémeaux (Az ikrek hava)*. Choix, avant-propos et traduction de Jean-Luc Moreau. Paris, Pierre Jean Oswald, 1975. 179 p.

(9) **Korczak, Janusz** (Pologne). *Le droit de l'enfant au respect suivi de Quand je redeviendrai petit et Journal du Ghetto*. Préface de S. Tomkiewicz; traduction de Zofia Bobowicz; postface d'Igor Newerly. Paris, Robert Laffont, 1979. 301 p.

Pour une meilleure promotion des livres publiés, la Collection réalise, en collaboration avec l'Office d'information du public de l'Unesco, des émissions radiophoniques en français et en anglais. Ces émissions sont ensuite mises à la disposition de tout Etat membre qui en fait la demande.

En 1986-1987, la Collection Unesco d'œuvres représentatives publiera entre autres :

- Une anthologie de poésie orale des ethnies du Vietnam
- Une anthologie de poésie tchèque et slovaque
- Les grandes pages de l'Islam
- Des textes traditionnels du Fantang traduits du peul

1986: Année de la paix/1

Dans chacun de ses numéros de cette année 1986, proclamée « Année de la paix » par l'Organisation des Nations Unies, le *Courrier de l'Unesco* rendra compte de grandes manifestations internationales organisées sur ce thème. Voici le premier texte de cette rubrique « Paix ».

Une réunion internationale sur le thème « Réflexion philosophique sur la paix dans le contexte mondial actuel », placée sous l'égide de l'Unesco, s'est tenue au Siège de l'Organisation, à Paris, du 3 au 6 décembre 1985. Y participaient des spécialistes indépendants de diverses disciplines, appartenant à toutes les aires géo-culturelles du monde, des représentants d'autres institutions des Nations Unies ainsi que d'organisations non gouvernementales et syndicales.

Un simple bilan à l'échelle planétaire montre, a-t-il été d'abord souligné, qu'il est fallacieux de penser que nous connaissons une période de paix depuis que la Seconde Guerre mondiale a pris fin et que certains pays possèdent l'arme nucléaire. Certes, l'équilibre de la terreur fait régner la paix entre des Etats situés, essentiellement, dans l'hémisphère Nord. Mais jamais autant qu'aujourd'hui la guerre n'a sévi dans un si grand nombre de pays de l'hémisphère Sud. Qui plus est, dans beaucoup de ceux-ci la famine, depuis une dizaine d'années, est responsable d'une moyenne annuelle de 60 millions de morts.

Il apparaît donc que la paix ne saurait être assimilée à une absence, ici ou là, de guerre : la paix véritable ne peut être qu'indivisible. Compte tenu de la puissance de destruction des armes nucléaires, qui rend désormais possible l'anéantissement de l'humanité, la notion de paix universelle n'est plus un idéal mais bien une condition de la survie de l'espèce humaine.

Les participants ont insisté sur le fait qu'entre l'état de paix, avec la plénitude active qu'il suppose, et l'état de guerre,



synonyme de mort, le stade intermédiaire que serait une simple survie matérielle de l'humanité ne saurait être confondu avec le vrai visage de la paix. C'est l'homme vivant, dans sa totalité physique et spirituelle, qui est et doit rester au centre de tout projet d'une paix mondiale authentique. Il n'était pas inutile de le rappeler au moment où la mise au point de l'arme neutronique permet, par une étrange perversion, de sauver les biens matériels en éliminant les hommes.

Aussi fallait-il s'interroger à la fois sur les attitudes éthiques et les actions concrètes nécessaires à la patiente

construction d'une telle paix. Dans tout projet de paix, sans considérer les questions de désarmement et d'armement, il a paru aux participants qu'il y avait des chances pour que la crise *matérielle* (famine, chômage, endettement) soit un jour surmontée. La crise *spirituelle*, quant à elle, avec son cortège d'intolérance, de racisme et de conflits de valeurs, divise le monde actuel. Toute vision éthique de la paix, toute action en sa faveur devra rechercher la liberté totale de l'homme en supprimant chaque jour davantage les barrières de l'intolérance individuelle et collective. Si cette liberté, d'un point de vue éthique, appartient, par essence, à chaque homme, elle est aussi une responsabilité pour chaque Etat. Il faut donc chercher en permanence à parvenir à un équilibre, simultané et réciproque, entre les droits de l'homme, pour chaque individu, et les droits des peuples, pour toutes les nations, à un équilibre entre les besoins matériels et spirituels de tous les hommes, entre le développement économique et technique et le développement culturel et politique, entre l'être et l'avoir.

De l'avis unanime, la réalisation d'une paix indivisible dans l'esprit et la pratique des hommes consistera à démilitariser nos cultures tant individuelles que collectives, nos visions conflictuelles des saines oppositions et différences, nos jugements manichéens, nos connaissances partielles et donc partiales.

Tous les participants ont souligné également le rôle central dévolu aux organisations du système des Nations Unies dans cette recherche d'un équilibre mondial et d'une paix durable. ■

Vente et distribution :

Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.
Belgique : Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, Bruxelles 6.

Abonnement :

1 an : 78 francs français. 2 ans (valable uniquement en France) : 144 francs français. Reliure pour une année : 56 francs. Paiement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets à l'ordre de l'Unesco. Reproduction sous forme de microfiches : 150 francs (1 an).

Bureau de la Rédaction :

Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700, Paris, France.
Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les fontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

Rédaction au Siège :

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Edition française : Alain Lévêque
Neda el Khazen

Edition anglaise :

Roy Malkin

Edition espagnole : Francisco Fernandez Santos
Jorge Enrique Adoum

Edition russe : Nikolai Kouznetsov

Edition arabe : Sayed Osman

Edition braille : Frederick H. Potter

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Georges Servat

Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Projets spéciaux : Peggy Chaillier

Rédacteurs hors siège :

Edition allemande : Werner Merkli (Berne)

Edition japonaise : Seiichiro Kojima (Tokyo)

Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)

Edition hindie : Rajmani Tiwari (Delhi)

Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel Aviv)

Edition persane :

Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)

Edition ourdoue : Hakim Mohammed Said (Karachi)

Edition catalane : Joan Carreras i Marti (Barcelone)

Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Edition coréenne : Paik Syeung-Gil (Séoul)

Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)

Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Bozidar Perković (Belgrade)

Edition chinoise : Shen Guofen (Beijing)

Edition bulgare : Goran Gotev (Sofia)

Edition grecque : Nicolas Papageorgiou (Athènes)

Edition cinghalaise : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)

Edition finnoise : Marjatta Oksanen (Helsinki)

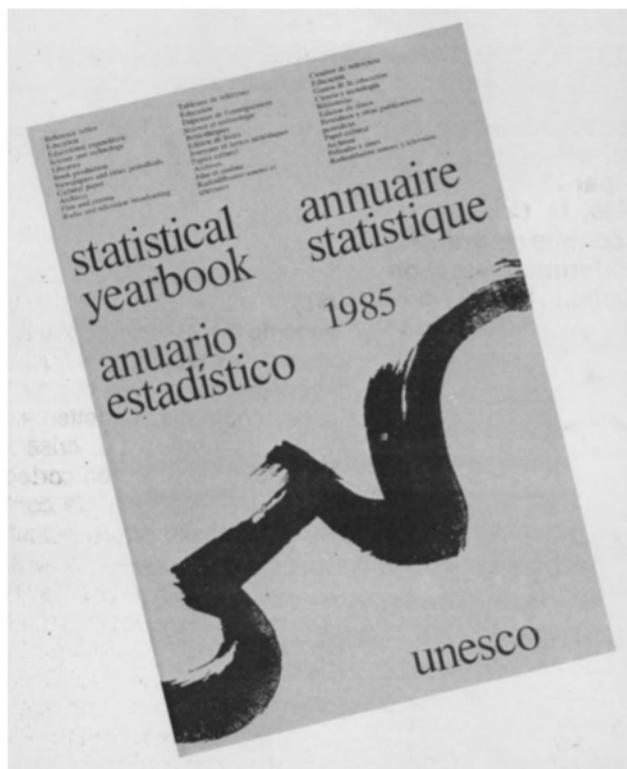
Edition suédoise : Inger Raaby (Stockholm)

Edition basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)

Edition thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)

Toute correspondance doit être adressée au Rédacteur en chef.

Le Monde en chiffres



L'Annuaire statistique de l'Unesco paraît depuis 20 ans et connaît un succès jamais démenti.

Mis à jour chaque année, il présente par continents, grandes régions et groupes de pays, les statistiques des domaines suivants :

Population : répartition, densité

Education : systèmes d'enseignement, effectifs, dépenses

Science et technologie : personnel, investissements, indicateurs

Culture et communication : musées, bibliothèques, édition, audiovisuel.

Trilingue (anglais, français, espagnol), l'Annuaire statistique de l'Unesco constitue un outil de travail sans égal.

21,5 x 30,5 cm. 1 068 p.

ISBN 92-3-002351-5

Prix : 320 FF

France : en vente dans les librairies universitaires ou à la Librairie de l'Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris et par correspondance en joignant votre règlement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets libellé à l'ordre de l'Unesco.

Autres pays : Consulter notre agent de vente (voir liste ci-dessous).

Comment obtenir les publications Unesco

Les publications de l'Unesco peuvent être commandées par l'intermédiaire de toute librairie. Dans chaque pays il existe un ou plusieurs libraires qui assurent le rôle de distributeurs nationaux (voir liste ci-dessous). A défaut, elles peuvent être obtenues par correspondance, au Siège de l'Organisation avec règlement joint par chèque libellé en une monnaie convertible ou sous forme de mandat poste international ainsi que de bons internationaux Unesco.

ALGÉRIE. ENAMEP, 20, rue de la Liberté, Alger.

RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE. Mr. Herbert Baum Deutscher Unesco-Kurier Vertneb, Besaltstrasse 57 5300 BONN 3

ARGENTINE. Librería El Correo de la Unesco EDILYR S R L Tucumán 1685 1050 Buenos Aires

AUTRICHE. Gerold and Co., Graben 31, A-1011 Wien

BELGIQUE. Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060

Bruxelles, CCP 000-0070823-13 ; N V Handelsmaatschappij

Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen

RÉP. POP. DU BÉNIN. Librairie nationale, B P 294 Porto

Novo ; Ets Kouadio G Joseph, B P 1530 Cotonou.

BRÉSIL. Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas,

Caixa Postal 9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de

Janeiro RJ

BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia

Librairie de l'Unesco, Palais populaire de la culture, 1000 Sofia

CAMEROUN. Librairie des Editions Clé, B P. 1501, Yaoundé ;

Librairie St-Paul, B P. 763, Yaoundé ; Commission nationale de

la République-Unie du Cameroun pour l'Unesco, B P. 1600,

Yaoundé ; Librairie « Aux messageries », avenue de la Liberté,

B.P. 5921, Douala ; Librairie « Aux frères réunis », B P 5346,

Douala Buma Kor and Co., Bilingual Bookshop, Mvog-Ada,

B P. 727, Yaoundé ; Centre de diffusion du livre camerounais,

B P. 338, Douala

CANADA. Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste Catherine

Ouest, Montréal, Que H3H 1M7 ; Renouf Publishing Co Ltd, 61

Sparks Street, Ottawa, Ontario K1P 5A6

CHINE. China National Publications Import and Export

Corporation, P O. Box 88, Beijing.

COMORES. Librairie Masiwa 4, rue Ahmed Djoumou, B P 124,

Moroni.

RÉP. POP. DU CONGO. Librairie Maison de la presse,

B P. 2150, Brazzaville ; Commission nationale congolaise pour

l'Unesco, B P. 493, Brazzaville

RÉP. DE CORÉE. Korean National Commission for Unesco,

P O. Box central 64, Séoul

CÔTE-D'IVOIRE. Librairie des Presses Unesco, Commission

Nationale Ivoirienne pour l'Unesco, B P. 2871, Abidjan

CUBA. Ediciones Cubanas O'Reilly N° 407, La Habana.

DANEMARK. Munksgaard Export, OG Tidsskriftservice, 35

Norre Sogade, DK-1970 København K.

ÉGYPTE (RÉP. ARABE D'). National Centre for Unesco

Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire

ESPAGNE. MUNDI-PRENSA Libros S A, Castelló 37, Madrid 1,

Ediciones LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondarroa

(Viscaya) DONAIRE, Aptdo de Correos 341, La Coruña ; Librería

Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4 Librería CASTELLS,

Ronda Universidad 13, Barcelona 7.

ÉTATS-UNIS. Unipub, 1180 Ave of the Americas, New York,

N.Y., 10036.

FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100

Helsinki, Suomalainen Kirjakauppa Oy, Kouvovaaran Kuja 2,

01640 Vantaa 64

FRANCE. Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris ;

et grandes librairies universitaires.

GABON. Librairie Sogalivre, à Libreville, Franceville ; Librairie

Hachette, B. P. 3923, Libreville.

GRÈCE. Librairie H Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes ;

Librairie Eleftheroudakis, Nikkis 4, Athènes ; John Mihalopoulos

and Son, 75, Hermou Street, P.O. Box 73, Thessalonique ;

Commission nationale hellénique pour l'Unesco, 3 rue

Akadimias, Athènes

RÉP. POP. REV. DE GUINÉE. Commission nationale

guinéenne pour l'Unesco, B P 964, Conakry

HAÏTI. Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B P. 111, Port-au-

Prince.

HAUTE-VOLTA. Lib Attie B P. 64, Ouagadougou — Librairie

Catholique « Jeunesse d'Afrique » Ouagadougou.

HONGRIE. Kultura-Buchimport-Abt, P O B. 149-H-1389,

Budapest 62.

IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1188

Enghlab Av., Rostam Giv Building, Zip Code 13158, P O. Box

11365-4498, Teheran

IRLANDE. The Educational Co of Ir Ltd, Ballymount Road

Walkinstown, Dublin 12, Tycooly International Publ Ltd, 6

Crofton Terrace, Dun Laoghaire Co., Dublin.

ISRAËL. A B C. Bookstore Ltd, P O Box 1283, 71 Allenby

Road, Tel Aviv 61000

ITALIE. Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S p A) via

Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence.

JAPON. Eastern Book Service, Inc. 37-3 Hongo 3-chome

Bunkyo-ku, Tokyo 113

LIBAN. Librairie Antoine, A. Naufal et frères, B P. 656,

Beyrouth

LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue,

Luxembourg ; Service du Courrier de l'Unesco, 202 avenue du

Roi, 1060 Bruxelles - CCP 26430-46

MADAGASCAR. Toutes les publications - Commission

nationale de la Rép dém. de Madagascar pour l'Unesco, B P

331, Antananarivo.

MALI. Librairie populaire du Mali, B P. 28, Bamako

MAROC. Librairie « Aux belles images », 282, avenue

Mohammed-V, Rabat ; Librairie des Ecoles, 12, avenue Hassan

II, Casablanca ; Commission nationale marocaine pour l'Unesco

19, rue Oqba, B P. 420, Rabat Agdal

MAURICIE. Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis.

MAURITANIE. Gralicoma, 1, rue du Souk X, avenue Kennedy,

Nouakchott.

MEXIQUE. Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia

del Valle, Mexico 12 DF

MONACO. British Library, 30, bd. des Moulins, Monte-Carlo.

MOZAMBIQUE. Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD),

Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo

NIGER. Librairie Mauciert, B P. 868, Niamey.

NORVÈGE. Johan Grundt Tanum, P.O B. 1177 Sentrum, Oslo

1 ; Narvesen A/S Subscription and Trade Book Service 3, P O B

6125 Etterstad, Oslo 6 ; Universitets Bokhandelen,

Universitetsentret, Postboks 307 Blindern, Oslo 3

NOUVELLE-CALÉDONIE. Reprax SARL, B.P. 1572, Nouméa.

PAYS-BAS. Keesing Boeken B V., Joan Muyskenweg, 22,

Postbus 1118, 1000 B C Amsterdam.

POLOGNE. ORPAN-Import Palac Kultury, 00-901 Varsovie,

Ars-Polona-Ruch, Krakowskie-Przedmiescie N° 7, 00-068

Varsovie

PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda Livraria Portugal, rua do

Carmo, 70, Lisbonne

ROUMANIE. ARTEXIM, Export/Import, Piata Stiintei n° 1,

P.O. Box 33-16, 70005 Bucarest

ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office P.O. Box 276, London

S W 8 5 DT ; Third World Publications, 151 Stratford Road,

Birmingham B II IRD

SÉNÉGAL. Librairie Clairafrique, B P 2005, Dakar Librairie des

Quatre-Vents, 91, rue Blanchot-avenue Georges Pompidou, B P.

1820, Dakar.

SUÈDE. Svenska FN-Förbundet, Skolgrand 2, Box 150-50,

S-10465 Stockholm ; Wennergren-Williams AB Box

30004-S-104 25 Stockholm ; Esselte Tidskriftscentrale Gamla

Brogatan 26 Box 62 - 101 20 Stockholm.

SUISSE. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, CH 8024

Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11 C.C.P.

12.236 Librairie Payot aussi à Lausanne, Bâle, Berne, Vevey,

Montreux, Neuchâtel et Zurich.

SYRIE. Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B P.

704, Damas

TCHAD. Librairie Absounout, 24, av. Charles de Gaulle,

B P 388, N'Djamena

TCHÉCOSLOVAQUIE. S N T L, Spalena 51, Prague 1 Artia,

Ve Smečkach 30, P.O. Box 790, III-27 Prague 1. Pour la Slovaquie

seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam 6, 893 31

Bratislava

TOGO. Librairie Evangélique, B P. 378, Lomé ; Librairie du Bon

Pasteur, B P. 1164 ; Lomé, Librairie universitaire, B P. 3481,

Lomé

TRINITÉ-ET-TOBAGO. Commission Nationale pour l'Unesco,

18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W I

TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de

Carthage, Tunis ; Société chérifienne de distribution et de

presse, Sochepress, angle rues de Dinant & St Saens, B P. 683,

Casablanca 05

TURQUIE. Haset Kitapevi A S, Istiklal Caddesi, N° 469, Posta

Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul

U.R.S.S. Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, 121200

URUGUAY. Edilyr Uruguayua, S A Maldonado, 1092,

Montevideo

YUGOSLAVIE. Mladost, Ilica 30/11, Zagreb, Cankarjeva

Zalozba, Zopitarjeva 2, Ljubljana, Noit, Terazje 13/VIII, 11000

Belgrade

RÉP. DU ZAIRE. La librairie, Institut national d'études

politiques, B P. 2307, Kinshasa Commission nationale de la

Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Education nationale,

B.P. 32, Kinshasa.

Adonis

Averroës (Ibn Rushd)

Ibn Battûta

Al-Ghazali

Mazisi Kunene

Ibn Khaldûn

Okot P'Bitek

Avicenne (Ibn Sina)

José Enrique Rodó

José Martí

Mario de Andrade

Domingo F. Sarmiento

Rubén Darío

Octavio Paz

Simón Bolívar

Roberto Sosa

R. Tagore

Kawabata

Cao Xueqin

Tanizaki

Mishima

Tchouang-tseu

Kabir

M. Iqbal

F.E. Sillanpää

H.C. Andersen

H.K. Laxness

V. Aleixandre

Pär Lagerkvist

Yasar Kemal

G. Seféris

C. Goldoni

Nouvelles tchèques
et slovaques

Ivo Andrić

Mihail Eminescu

Boleslaw Prus

Attila József

Pavel Vejinov

T. Chevtchenko

N. Vaptsarov